

Université catholique de Louvain  
DEPARTEMENT DES SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES

SCIENCE, SCIENTISME ET SCIENCE-FICTION.  
UNE INCURSION DE LA SCIENCE POLITIQUE EN TERRITOIRE DE PARA  
LITTERATURE

par  
Dominique VERPOORTEN

Directeur : Mr. le Professeur P. Ninane.  
Lecteur : Mr. le Professeur G. Haccourt.

Travail de fin d'études  
présenté en vue de  
l'obtention du grade de  
Licencié en Sciences  
Politiques.

Session de septembre 1992.

Université catholique de Louvain  
DEPARTEMENT DES SCIENCES POLITIQUES ET SOCIALES

SCIENCE, SCIENTISME ET SCIENCE-FICTION.  
UNE INCURSION DE LA SCIENCE POLITIQUE EN TERRITOIRE DE PARA  
LITTERATURE

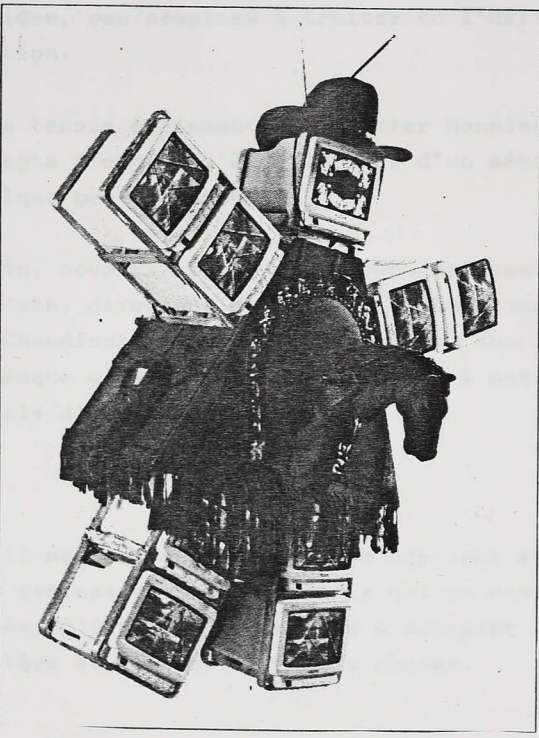
par  
Dominique VERPOORTEN

Directeur : Mr. le Professeur P. Ninane.  
Lecteur : Mr. le Professeur G. Haccourt.

Travail de fin d'études  
présenté en vue de  
l'obtention du grade de  
Licencié en Sciences  
Politiques.

Session de septembre 1992.

Vous remercions Monsieur le professeur Stancu qui, à chaque extraction qu'il nous accorde, est le bon de faire rebondir notre recherche dans des directions toujours nouvelles. De surcroît, en nous encourageant à nous laisser guider par notre perception toute personnelle de l'objet d'étude, il nous permet de ne pas nous enfermer dans des approches trop rigides qui nous éloignent de la science fiction.



Enfin, nous remercions Monsieur Maguier qui nous a permis de participer à une aventure en thème de la télévision. À Monsieur Maguier, nous adressons nos vives salutations et nos remerciements. Nous espérons que ces quelques lignes vous aideront à mieux connaître la télévision et à mieux l'appréhender. Nous vous remercions de votre attention et de votre intérêt.

Nous remercions Monsieur le professeur Ninane qui, à chaque entretien qu'il nous accorda, eut le don de faire rebondir notre recherche dans des directions toujours nouvelles. De surcroît, en nous encourageant à nous laisser guider par notre perception toute personnelle de l'objet d'étude, il nous permit de ne pas nous enfermer dans des approches trop rigides, peu propices à traiter de l'univers de la science fiction.

Nous tenons également à remercier Monsieur Haccourt qui accepta d'emblée d'être lecteur d'un mémoire au thème quelque peu incongru.

Enfin, nous exprimons notre reconnaissance à Monsieur Gretson, directeur de la bibliothèque des paralittératures de Chaudfontaine pour ses conseils, son invitation au colloque et son oeil peu regardant à nos dépassements de délais d'emprunt de livres.

Qu'il me soit encore permis d'exprimer ma gratitude à tous mes professeurs et assistants qui au cours de ces quatre années d'études m'ont appris à accepter et à respecter le mystère et la complexité des choses.

TABLE DES MATIERES

Introduction.

Chapitre I : Histoire de la science-fiction.

Chapitre II : Science-fiction et sociologie.

Chapitre III : Science-fiction et utopie.

Chapitre IV : Conceptions déterministes et science-fiction.

Chapitre V : Sociologie et conceptions déterministes.

Conclusions.

Bibliographie.

## INTRODUCTION

Au départ de ce mémoire, on trouvera une volonté d'interdisciplinarité. Il s'agissait pour moi de promener les outils actuels de la politologie sur un terrain qui lui est peu coutumier de prime abord, à savoir la littérature. J'avais vu dans la science fiction la possibilité d'un plagiat méthodologique.

En effet, que ne nous a pas appris sur nous-mêmes la sociologie lorsque, abordant son objet par le petit bout de la lorgnette, elle est partie, dans la littérature, en quête de connaissances sur nos sociétés ? Lucien Goldman (1955) avait pris pour sous-titre à son ouvrage sur la mentalité janséniste au travers des oeuvres de Pascal et de Racine "Pour une sociologie de la littérature".

S'il pouvait exister une politologie de la littérature, j'inscrirais mon mémoire dans cette perspective. La littérature de science-fiction (désormais abrégée en SF) m'apparut un bon corpus pour entrer en matière. Je décidai de m'astreindre à y repérer et à analyser la place qu'y occupe le politique. Jouissant de la réputation de littérature peu conventionnelle, j'avais bon espoir d'y rencontrer des configurations politiques peu habituelles. Il n'en fut rien. Alors qu'elle multiplie au fil des pages les inventions parfois fumeuses, la SF semble ne se préoccuper que fort peu d'innovation dans ce registre.

Trois exemples :

- En SF les empires galactiques sont légions. Si James Bond dans chacun de ses films ne visite pas moins de 3 continents, il n'est pas rare que les James Bond du futur (les Buck Rogers) passent de planètes en planètes, celles-ci étant utilisées au titre d'ingrédients exotiques indispensables aux romans d'aventure. Là ils luttent selon les cas contre ou au sein des polices galactiques. Ici déjà se révèle la banalité de cette organisation politique. L'empire galactique ne constitue qu'un avatar des empires romains ou perses, une image de ceux-ci projetée dans un futur éloigné. Les dirigeants se débattent avec des problèmes inhérents à cette structure et qu'avaient déjà

rencontrés Alexandre et Auguste en leur temps : le prélèvement des impôts et le maintien de la paix au sein des régions conquises par l'envoi massif de troupes. Les seules différences sont de caractère mineur : le pistolet laser fait office d'arc et de lance, l'homéo journal remplace le messager à pied, les liaisons par l'hyper espace sont l'équivalent du réseau des voies romaines.

- La société décrite dans 1984 (G.Orwell,1948) et dans divers ouvrages mineurs qui en ont repris les éléments essentiels, se distingue fort peu des empires soviétiques et totalitaires en général. Orwell a caricaturé leurs traits mais là encore rien de neuf. L'analogie est dans ce roman tellement limpide que certains critiques ont dit qu'Orwell, au lieu d'un roman, aurait tout aussi bien pu rédiger un essai.

- Dans Fondation (I.Asimov, 1951), son oeuvre majeure, qui est aussi un pilier de la SF moderne comme le Père Goriot de Balzac l'est au roman naturaliste, Asimov dresse un portrait de société qui s'étale sur plusieurs siècles : le pouvoir y passe successivement des aristocrates à une caste religieuse qui vénère l'énergie atomique pour aboutir entre les mains des marchands. En très gros on peut retrouver le mouvement qui mènera aux alentours du 12ème siècle l'Eglise à prendre le pouvoir en raison de l'hémorragie de population qui vide les grandes villes de ses cadres, pouvoir qui lui sera repris lors de l'éveil de la modernité incarnée par la tentative encyclopédiste. Enfin les nouveaux chefs actuels qui ont supplanté tout cela et qui font de plus en plus du secteur marchand le vecteur du pouvoir (Les bourses, thermomètres de la planète. Les multinationales qui accaparent un pouvoir économique de plus en plus grand, la suprématie des pays développés et capitalistes.). Le roman d'Asimov a beau prétendre couvrir l'ère galactique, celle-ci n'est en fait qu'un remake de l'ère chrétienne et des phases qui l'ont caractérisée. L'originalité d'Asimov est de présenter ces phases comme prévues et voulues par un scientifique de très haut niveau.

Harry Seldon qui pratique la psychohistoire. Ses travaux l'amènent à entrevoir la chute du pouvoir central de la galaxie. D'après ses calculs, la chute est inévitable mais il va s'efforcer par diverses techniques de rendre l'interrègne sauvage et sanglant le plus court possible. Pour cela, il entreprend de planifier l'histoire qui dans les faits s'accomplit selon ses plans. Ce point, s'il se situe à la frontière du politique et du scientifique, reste un avatar perfectionné de certaines théories proto-scientifiques touchant à la prospective politique. Cette reprise romancée de propositions formelles montre à nouveau la manière dont la SF est à la traîne d'une réalité politique bien souvent plus riche que celle qu'elle évoque dans ses pages.

La tentative était-elle vaine? le dialogue entre littérature et politologie était-il condamné à rester dialogue de sourd? Pas tout-à-fait. **La SF a quelque chose à dire à la politique et à la sociologie pour autant que soit opérée un déplacement de perspective. Celui-ci nous impose l'abandon de l'idée de départ : l'analyse de configurations concrètes de pouvoir, au profit d'une réflexion autour du concept même de pouvoir. Pas n'importe lequel cependant mais celui qui hante tous les ouvrages de SF sans exception : le pouvoir de la science.** Et encore dans ce cas l'intérêt ne réside pas dans le pouvoir trop brut et banal d'un savant fou ou d'une batterie de chrono-lasers. S'il peut exister une étude de la SF prenant pour objet le pouvoir, elle ne doit pas réduire celui-ci à l'action de telle ou telle personne particulière ou à la description de telle ou telle hiérarchie. Le pouvoir mis en exergue dans tous les romans de SF n'est pas le pouvoir de telle ou telle hiérarchie ou de telle ou telle action, c'est plutôt le pouvoir diffus de la science. Ce dont la littérature de SF est symptomatique c'est de l'idéologie relativement récente mais déjà fort tenace qui repose sur l'affirmation et la croyance en un progrès ininterrompu. Dans les premiers temps de cette jeune littérature la science est elle-même



le héros, les histoires ont peu d'importance tant qu'elles permettent à l'auteur de présenter un développement possible d'une innovation technique. L'évolution se poursuivant, la science perd un peu de sa suprématie origininaire et l'intrigue regagne en importance mais l'univers technologique n'en reste pas moins l'arrière plan obligé de tout récit, dont il constitue au minimum la toile de fond tout comme il fournit le décor de nos aventures quotidiennes.

C'est donc moins dans une perspective politique qu'idéologique qu'il convient de s'aventurer en territoire de SF. Après l'avoir trop brièvement arpenté nous pourrions tâcher d'en tirer quelques conclusions au sujet du travail qu'opère la science sur le way of life et les façons de penser. Dans le corps central de ce travail, nous abandonnerons l'évocation littéraire pour une tentative de présentation et d'explication de deux grandes caractéristiques de la SF, et donc de la science à travers elle. Sa première particularité est d'être une littérature toute entière dévouée au rapport de transformation perpétuelle qu'a inauguré la deuxième révolution industrielle au 19<sup>ème</sup> siècle. Le second trait est de présenter des points communs avec la littérature utopique. Dans nos deux derniers chapitres, nous tâcherons d'analyser, à la lumière des théories d'Habermas et d'autres, comment la science colonise non seulement la littérature par le biais de la SF mais comment et avec quelles conséquences elle s'infiltré dans nos manières de voir. Nous essayerons de montrer que c'est, en partie, par le biais des représentations archétypales qu'elle sécrète, de manière à rendre plus aisée (mais aussi très fruste) sa saisie.

Une remarque méthodologique s'impose avant d'aller plus loin. Lorsque nous utilisons les termes de "société", de "science", de "technologie", de "changement", nous avons bien conscience de recourir à de grossiers sociologismes, d'évoquer des entités qui n'ont d'existence que dans des

configurations concrètes individuelles. Toutefois, nous ne voyons pas, en dépit des faiblesses inhérentes du recours à ces termes, de quelle autre façon nous pourrions procéder dans notre tentative de description de ce qu'il faut bien appeler des changements sociaux globaux. Nous invitons donc le lecteur lui-même à faire "percoler" les quelques propositions émises dans ce travail jusque dans les groupes concrets qui concourent à former cette entité diffuse que pour notre part nous continuerons à appeler "société" à défaut de meilleur terme de préhension. Notre première partie sur la SF n'est d'ailleurs rien d'autre qu'une tentative de repérage, dans un domaine humain cernable, au sein d'un secteur relativement isolable de la culture, de la traînée d'indices qu'y a laissé derrière lui ce qu'à défaut de mieux pour l'instant nous qualifierons d'esprit scientifique. "Esprit" que nous reprenons autant dans son sens premier qu'en en enrichissant l'acception d'une référence à l'univers ésotérique des fantomes et maléfices: l'esprit scientifique vu comme esprit frappeur ! Enfin, nous pouvons trouver dans les écrits de certaines écoles littéraires une justification de notre démarche qui tâche d'aller du texte à la société dans laquelle il s'inscrit:

" L'explication sociologique des textes repose sur trois postulats: 1) les faits humains sont déterminés par une histoire, dont le caractère est d'abord collectif 2) les oeuvres d'art sont les produits de cette histoire même si leurs réalisations passent par une "liberté individuelle" 3) ces produits relèvent des pratiques humaines qui ont leur spécificité mais ne sont pas entièrement distinctes d'autres pratiques telles que les activités matérielles " (J.Dubois,1987)

Pour nous acheminer de la SF à une saisie plus conceptuelle du phénomène scientifique et de ses insertions dans les mentalités, nous emprunterons quelques notions-balises à

l'analyse sémiotique. Ce qui s'applique dans le passage suivant au travail du lecteur peut très bien servir de support méthodologique à notre propre démarche pour autant que l'on se donne la peine de remplacer les mots en italique par ceux placés entre parenthèses.

" Il ne suffit pas qu'un lecteur soit capable de suivre une *histoire* (le phénomène SF) dans ce qu'on peut appeler sa dimension épisodique; il doit aussi pouvoir saisir ensemble ces événements successifs et dégager une *configuration sémantique* (un univers empreint du paradigme scientifique). Soit une dimension configurationnelle qui recouvre ce qu'on peut appeler la macrostructure *sémantique* (sociologique, idéologique) d'un texte." (J.M. Adam, 1987)

La ponction méthodologique pourrait aussi s'effectuer chez Roland Barthes qui, dans son "Introduction à l'analyse structurale des récits" s'efforce de définir les fonctions d'un récit et de leur attribuer des valeurs. Il distingue les "Fonctions" qui organisent entre elles les différentes péripéties du récit et d'autre part, les "Indices".

" Ces indices renvoient à un concept plus ou moins diffus, nécessaire cependant au sens de l'histoire (...) Ces indices ne sont pas signifiants en soi mais le deviennent lorsqu'ils sont reliés au niveau supérieur des fonctions".

Nos récits de SF sont tout simplement nos "indices" et le but de ce mémoire sera de les mettre en relation avec la macrostructure qui leur a donné sens et naissance: le discours scientifique désormais incontournable.

Enfin, il nous est demandé de procéder à une critique des sources. Nous avons au départ dans l'idée de faire dériver la majeure partie de notre mémoire de la lecture de romans de SF. Nous avons donc fait le plein de ceux-ci tant à la bibliothèque de Verviers qu'à la bibliothèque spécialisée de Chaudfontaine. Notre corpus n'a pas été choisi

rigoureusement sur base d'un échantillonnage ou sur base d'un thème ou d'une collection déterminés. Il est avant tout le fruit d'un vagabondage entre des rayons. Nous avons seulement porté un intérêt plus particulier aux recueils de nouvelles et aux anthologies pour la variété des auteurs et des styles proposés.

Quoi qu'il en soit, la lecture de ces ouvrages fut assez décevante (uniquement sur le plan politique s'entend ! Exception faite toutefois du roman de PK.Dick (1955) : "Loterie solaire"). De surcroît, nous avons trouvé en faculté de philologie romane un mémoire de G.Talin qui s'était attelé à étudier les structures d'empires et les types de hiérarchie sur la base d'un corpus de dimension importante.

Afin d'éviter de présenter un mémoire de teneur directement politique assez pauvre, mémoire qui aurait été de surcroît une redite plus ou moins accentuée de l'excellent travail de G.Talin, nous avons opté pour une autre voie, à savoir : une approche de la SF en tant que creuset des représentations sociales de la science. A la question concrète des configurations politiques dans les romans de SF, nous avons substitué celle-ci :

"Alors que la science cultive sa réputation d'objet complexe, ne doit-elle, pour s'intégrer dans l'activité et l'esprit des hommes, se présenter à eux sous des apparences simplifiées, voire manichéennes? Peut-on trouver une trace de ces représentations archaïques dans la SF que d'aucuns se plaisent à qualifier de littérature populaire, de minorèse ?"

Il était bien naïf de notre part de nous imaginer que des ébauches de réponses se présenteraient d'emblée. Avant de tâcher de répondre à cette question, il nous est apparu utile, pour le lecteur et pour nous-même de préciser certaines dimensions de la SF dans les rapports qu'elle entretient avec la sociologie, l'idée de progrès et

l'utopie. C'est ainsi que nous avons fortifié notre mémoire avec le contenu des deux chapitres centraux. La littérature sur l'utopie est la plus abondante. En ce qui concerne les deux derniers chapitres, ils s'appuient pratiquement sur deux études: celle de M.Thaon (1986) et celle de C.Knapp (1980). Nous devons beaucoup à ces auteurs. La SF semble un phénomène littéraire difficile à saisir, aussi difficile d'ailleurs que le phénomène scientifique comme en témoigne le livre de AF.Chalmers sorti en 1987 et qui porte un titre aux allures d'abécédaire: "Qu'est-ce que la science". Les ouvrages théoriques sur la SF ne sont pas légions. De plus, ils sont très rarement de nature analytique, se cantonnant à l'histoire du genre, à des discussions sempiternelles autour d'une définition valable, à des regroupements thématiques superficiels. De plus, ces quelques ouvrages critiques sont le plus souvent le fait d'amateurs passionnés, ce qui explique les volées de bois vert adressées à tout qui ose ranger la SF dans la catégorie des para-littératures. L'identité de ces auteurs rend donc parfois délicate l'utilisation de leurs écrits. C'est le cas notamment de nombreux articles extraits des revues de SF.

Ajoutons enfin qu'à notre connaissance, aucun ouvrage ne s'est explicitement penché sur le thème qui va être abordé ici. L'évocation de la science au travers des romans qui y font explicitement référence n'a été effleurée que par J.Gattégno, H.Baudin et M.Butor dans une moindre mesure. En conséquence, il ne faudra voir dans ce mémoire qu'une très humble tentative d'essarter un champ d'étude possible.

## LA SCIENCE ET LE ROMAN

Éprouant quelquefois la réponse à ces questions, les scientifiques hésitent de plus en plus à se prononcer sur les corps littéraires sous les ordres de la science.

"MAINTENANT il y a un Dieu et elle nous en a fait l'expérience."

Et l'homme de devenir

de l'homme d'aujourd'hui

surveille l'avenir

romans de SF.

total et absolu

l'homme.

Ce sont les réalistes

modèles de SF. Le

vague", comme on

qui s'applique à plusieurs

à l'œuvre d'aujourd'hui.

de l'époque qui ont en

mais comme nous l'allons

dans les premiers temps

Cette histoire n'est pas fantastique, elle n'est que romanesque. Faut-il en conclure qu'elle ne soit pas vraie étant donné son invraisemblance? Ce serait une erreur. Nous sommes d'un temps où tout arrive, -- on a presque le droit de dire où tout est arrivé. Si notre récit n'est pas vraisemblable aujourd'hui, il peut l'être demain, grâce aux ressources scientifiques qui sont le lot de l'avenir, et personne ne s'aviserait de le mettre au rang des légendes. J.Verne, 1867.

### EN GÉNÉRAL EN QUÊTE D'AVENIR

Tout au long des siècles on a eu des visions de l'avenir, mais ce n'est que dans le XVIII<sup>e</sup> siècle que les romans de SF ont fait leur apparition. L'histoire pour ce temps, des prévisions, des rêves, de qui se réalisent. Une observation certaine dans cette démarche est la, à plusieurs reprises, conduite à des absurdités. La SF a été trouvée une généralisation de l'histoire, l'homme de l'avenir, l'homme de l'avenir, l'homme de l'avenir. On a dit l'homme de l'avenir, l'homme de l'avenir, l'homme de l'avenir. On a dit l'homme de l'avenir, l'homme de l'avenir, l'homme de l'avenir. On a dit l'homme de l'avenir, l'homme de l'avenir, l'homme de l'avenir.

## Chapitre I : Histoire de la science fiction

Désirant connaître la réponse ultime à toutes les questions, les scientifiques décident de réunir en un seul corps informatique tous les ordinateurs de la planète entière. A ce cerveau puissant ils demandent "Y a-t-il un Dieu ?". Après quelques instants, la machine affiche à l'écran:

"MAINTENANT, il y a un Dieu et elle soude elle-même pour l'éternité toutes les connexions."

Et l'homme de devenir esclave d'un dieu qu'il a engendré

Ce résumé d'une nouvelle de F. Brown (1963), marque à merveille l'ambivalence qui caractérise la science dans les romans de SF. : à la fois fol espoir de compréhension totale et crainte d'une aliénation de l'homme par l'objet inerte.

Ce sont les relations de l'homme à la science qui ont modelé la SF. Le récit cité fait partie de la "deuxième vague", comme on appelle le mouvement post-guerre mondiale qui accueille à pleine page le pessimisme d'une époque qui a connu Hiroshima. Il s'inscrit dans une tendance de la SF de l'époque qui met en garde contre un scientisme echevelé mais comme nous l'allons voir il n'en a pas été de même dans les premiers temps du genre.

### UN GENRE EN QUETE D'ANCETRES

Tout comme les Américains en quête d'un récit fondateur ont vu dans le western l'Illiade US, les auteurs de SF ont fouillé l'histoire pour se trouver des précurseurs, des aïeux, de qui se réclamer. Une obstination certaine dans cette démarche les a, à plusieurs reprises, conduits à des absurdités. La SF s'est trouvée une généalogie remontant jusqu'au prophète Ezéchiel qui décrit des objets "venus d'ailleurs". On a cité Platon aussi, rien de moins, parce qu'il a ébauché une description de l'Atlantide. Certains fanatiques du genre ont tenté de s'appropriier le pauvre

~~fanatiques du genre ont tenté de s'approprier le pauvre~~  
 Lucien de Samosathe, parce qu'il a narré un voyage sur la  
 lune dans une de ses oeuvres. Ces trois exemples montrent à  
 quel point certains historiens de la SF ont fait preuve de  
 peu de retenue et de circonspection. Ils ont oublié le  
 contexte mystique qui teinte incomparablement les paroles  
 du prophète. Ils ont accueilli dans la SF la littérature  
 des objets magiques et des cités perdues qui, malgré les  
 affirmations de certaines typologies n'en feront jamais  
 partie. Dans le troisième exemple enfin, c'est mal  
 connaître l'école satirique d'où est issu Lucien. Grand  
 amateur de discours construits en antiphrases ayant pour  
 but de tourner en ridicule toutes les modes passagères et  
 tous les vices éternels, il constate un jour que les hommes  
 mentent alors même qu'ils prétendent dire la vérité. Il  
 conçoit alors une satire qui condamne vertement le  
 mensonge. Le titre de son ouvrage en dit long sur sa  
 démarche : il l'intitule "L'histoire véritable".  
 Il s'agit là d'une pirouette rhétorique sans aucun rapport  
 avec la SF qui nous occupe. Pour Lucien, il faut laisser  
 braire les sots, qui prétendent que toutes choses, et même  
 la lune, sont à portée de main. Il décrit ce voyage  
 interstellaire avec minutie pour mieux faire sentir que  
 sous cette avalanche de détails, cette apparence de réel,  
 on ne trouve que mensonge et vanité.

Où faut-il alors trouver l'origine de la SF ? Quels auteurs  
 et quelles oeuvres marquent les bornes de son histoire et  
 de son territoire ? En suivant notre hypothèse de base, à  
 savoir que la SF est le signe d'une appropriation du  
 domaine littéraire par un esprit scientifique qui, de prime  
 abord, n'a rien à y faire, il faudra chercher les premiers  
 écrits identifiables comme SF à l'aube de la science  
 moderne. Dans cette optique, nous adhérons totalement aux  
 commentaires de J. Gattegno (1971), seul critique du genre à  
 faire correspondre l'origine de la SF et la seconde



révolution industrielle qui se développe dans le dernier quart du 19<sup>ème</sup> siècle.

"A dire vrai, l'erreur de tout historien de la SF est de négliger qu'il ne peut y avoir SF (même baptisée anticipation scientifique) tant qu'il n'y a pas de science, et même science appliquée. Ce sont les progrès des techniques et les promesses infinies de découvertes en tous genres qui rendent possible la construction de mondes autres, apparemment "fantastiques" mais en réalité non totalement invraisemblables. Du jour où la science apparaît près de percer tous les mystères, de réaliser tous les rêves -autrefois satisfaits par la seule féerie- plus rien n'est impossible ni surtout invraisemblable. C'est là l'un des apports essentiels de Jules Verne. La SF naît avec la science, elle appartient au même univers. Il faudrait attendre le remplacement de la pensée scientifique par autre chose (retour du mysticisme ou de la pensée pré-logique) pour que la SF, après les contes de fées soit reléguée au magasin d'antiquités ou aux bibliothèques pour enfants".

La SF constitue donc un genre historiquement circonscrit. C'est ce lien qui l'unit à l'histoire qui nous permettra peut-être de tirer de cette littérature quelques informations relatives à l'esprit de l'époque qui l'a engendrée et à celle qui continue de lui servir d'inspiratrice, la nôtre en somme.

La SF est née avec la science et évolue avec elle en reflétant les mutations, pas tant au niveau de la méthode qui elle n'a pas changé (il s'agit toujours de poser des hypothèses qui se verront confirmées, infirmées ou modifiées après sanction de l'expérience ainsi que le préconise Bacon), mais plutôt au niveau de la perception qu'en a ce que l'on nommera, faute de mieux, l'opinion publique. C'est donc au niveau des représentations sociales de la science que se situe notre travail qui part de l'hypothèse que, de ces variations de perception

(essentiellement deux), la SF peut faire office d'indicateur. Il existe une très nette différence entre une bonne part des écrits qui précèdent la seconde guerre mondiale et ceux qui la suivent, au point que certains critiques ont proposé de faire renvoyer le sigle SF non plus à "science fiction" mais plutôt à "speculative fiction" (terme plus englobant). Le nombre de variations autour des initiales SF a d'ailleurs renforcé la difficulté de cerner les traits générique de cette catégorie littéraire. Savoir ce qui y entre et ce qui lui est étranger n'est plus aussi simple que dans les premiers écrits que quelques inventions techniques plausibles ou abracadabrantes suffisaient à classer. Les définitions ayant eu jusque là droit de cité vacillent, en butte aux nouveautés, aux mutations, aux impuretés. Cet étouffement désordonné du genre nous enjoint à abandonner les définitions substantialistes qui ne peuvent vraiment "coller" qu'aux "vertes années du genre".

Il nous faut admettre que le concept de SF est désormais éclaté en plusieurs dimensions. Pour les étudier, il nous faut à notre tour "entrer en histoire". C'est toujours plus confus mais ce qui risque d'être perdu en clarté est assurément compensé par un plus grand respect de l'objet que garantit cette démarche. Si l'on veut étudier le roman, il faut à un moment, abandonner la définition d'une essence du roman pour s'engager tête baissée dans le roman picaresque ou le roman par lettres ou le roman du 18<sup>ème</sup> siècle par exemple. A nous de quitter le socle SF pour nous aventurer dans les expressions littéraires multiples de la science à travers le siècle.

#### DESTINATION ORIGINES

C'est Verne (1828-1905) qui le premier fait des découvertes scientifiques le ressort essentiel de romans. Il accueille au fil de ses pages l'optimisme scientifique qui imprègne son époque. La vraie héroïne de ses romans n'est autre que la science, cette nouvelle venue dans l'histoire des hommes et

dont on connaît encore si peu. Sans le recours au ballon, au sous-marin, à la fusée, les voyages de Verne seraient restés des aventures sans intérêt particulier. Ce sont bien ces innovations qui marquent ces récits d'un cachet tout nouveau. L'imagination s'est trouvée une inspiratrice inédite : la science. Ce ne sont plus des phénomènes étranges et inexplicables qui la mettent en mouvement mais bien tout ce que la science promet d'expliquer et de réaliser. Le mythe du Progrès remplace la féerie qui avait eu cours jusqu'ici ou alors, peut-être le progrès se fait-il féerie. Par opposition au chef de file de la littérature de l'extraordinaire et de l'étrange: Edgard Allan Poe, Verne attribue résolument le primat à l'explication rationnelle. Dans le même ordre d'idée, c'est le sous marin de Némó qui donne accès à la découverte de l'Atlantide, engloutie dans la Mer des Sargasses. On trouve aussi chez Verne une volonté pointilleuse d'expliquer, de vulgariser, même si ses démonstrations se fondent sur une science tâtonnante, au début de son règne. Ainsi, la "cavorite", métal capable d'éliminer tous les effets de la pesanteur et donc de faire décoller un engin dont elle constituerait l'enveloppe peut nous faire sourire. L'obus lunaire est d'un schématisme naïf mais les deux ou trois détails qui sont donnés à son sujet suffisent à faire passer au spectateur la rampe de la vraisemblance. On accepte d'y croire désormais, la science en marche peut donner la foi! Et même si le lecteur sait qu'il a devant les yeux un événement impossible, il ne pourra s'empêcher de penser: "Pour l'instant...". Nous touchons déjà ici une des caractéristiques originales que nous donnerions volontiers au projet scientifique : celle d'être une utopie en action. La concrétisation, le couronnement n'est jamais vraiment là mais il arrive, il ne peut manquer d'arriver... Verne explique là où Poe laissait entière la part de mystère. Optimisme scientifique? Assurément. En cela, Verne est bien de son temps et du nôtre aussi, d'ailleurs!

Herbert George Wells (1866-1946) est le second père fondateur de la SF. Ses livres qui ont presque un siècle maintenant ont conservé toutes leurs qualités et n'ont pas pris une ride. Pour notre travail, ils offrent même davantage d'intérêts que ceux de Verne qui ne se sont jamais aventurés dans les allées de la critique sociale, conservant à l'aventure et à l'intrigue leur classique prépondérance. D.Wolheim (1971) scinde la SF en quatre classes majeures dans lesquelles il prétend pouvoir ranger tout ouvrage de SF: Voyages imaginaires, Inventions remarquable, Prédications d'avenir, Satire sociale. Si cette typologie n'est pas sans reproche, elle peut néanmoins servir à désigner en traits grossiers mais parlants ce qui distingue les deux "auteurs-souches" de la SF. On pourra dire de Verne qu'il s'est illustré essentiellement dans les deux premières catégories tandis que Wells a fait oeuvre dans les deux dernières qui sont celles aussi qui nous intéressent plus particulièrement. Wells présente une pensée sociale là où Verne, selon l'expression de J.Gattegno (1971):

"ne faisait que prolonger le voyage extraordinaire en lui permettant par la science de franchir des distances plus remarquables".

Verne s'attache aux "gadgets" là où Wells développe certaines conséquences de ces innovations technologiques. Il suggère déjà que la science altérera davantage le paysage humain que ne le feront les théories marxistes florissantes à son époque. Précurseur, Wells énonce la possibilité d'une disparition du genre humain. Ce faisant, il inaugure un thème qui deviendra étonnamment récurrent en SF. Nous y reviendrons. Enfin, on trouve chez Wells l'élément qui caractérise tout récit de SF et qui le rattache à l'univers de la science:

" l'hypothèse rationnelle de caractère scientifique avec développement d'une logique des conséquences".

(J.Gattégno,1971)

France, Angleterre, l'origine du genre est bel et bien européenne. Pourtant, ni Verne, ni Wells ne trouveront de descendants sur le continent. Au début du vingtième siècle, la SF se "fait naturaliser" américaine. Cette expatriation est, pour une grande part, l'oeuvre d'un émigré luxembourgeois : Hugo Gernsback. Il va donner à la SF une véritable autonomie en l'extirpant du creuset du roman populaire dans lequel elle menaçait de s'enfermer. Sa tactique : il mise à fond sur ce qui fait l'originalité du genre : la découverte scientifique. A la lecture des numéros de son magazine *Amazing stories*, on reste abassourdi devant la pauvreté psychologique des personnages et l'indigence de l'intrigue. Il ne faut pas s'en étonner outre mesure. Beaucoup d'histoires ne sont que des prétextes à la présentation d'inventions découlant plus ou moins logiquement de l'avancée plus ou moins prévisible du progrès. Gernsback lui même donne le ton: sa célèbre nouvelle "Ralph 124C41+" fait d'une très vague intrigue amoureuse l'occasion de décrire une technologie futuriste. A posteriori, ces magazines apparaissent comme un cimetière de fourvoiements mais c'est l'esprit qui les anime qu'il faut retenir. La science ou plutôt les idées d'ordre scientifique apparaissent comme la motivation centrale d'une littérature qui prend pour reine la Machine. C'était bien le projet de Gernsback qui, dans l'éditorial du premier numéro de *Amazing stories* (avril 1926) intitulé "Un nouveau genre de magazine : extravagante fiction aujourd'hui... réalité demain.", présentait son magazine en ces termes:

" [...] ce ne sera pas un autre magazine de fiction, *Amazing Stories* sera une nouvelle sorte de magazine de fiction ! Il est entièrement nouveau -entièrement

différent- c'est quelque chose qui n'a jamais été fait dans ce pays. C'est pourquoi Amazing Stories mérite d'attirer votre attention et de retenir votre intérêt. Il y a les magazines traditionnels, ceux réservés aux histoires d'amour, ceux voués aux histoires de sexe, les magazines d'aventures, etc., mais un magazine de scientifiiction est un pionnier dans son genre en Amérique. Par scientifiiction, j'entends des histoires du type de celles qu'écrivaient Jules Verne, H.G.Wells, Edgard Allan Poe, c'est-à-dire des histoires où l'intérêt romanesque est entremêlé de faits scientifiques et de visions prophétiques de l'avenir." (H.Gernsback,1926)

En 1927, l'appellation "scientifiiction" sera abrégée en science-fiction puis en SF. Plus tard, ces initiales accueilleront l'ambivalence de la dénomination "speculative fiction".

La SF telle qu'elle nous intéresse au vu de notre programme de travail, ne fait son apparition timide qu'au début des années trente. Quelques textes prennent alors une tournure résolument plus sociologique que technologique, délaissant l'exploit technique lui-même pour générer une réflexion au sujet des conséquences possibles de cet exploit. C'est sous l'impulsion de John W. Campbell, successeur de Gernsback à la tête de Amazing Stories, que s'opère cette mutation qui provoque l'émergence explicite des thèmes sociaux. L'objectif de Campbell est de conférer à la SF une réputation de littérature sérieuse. A la dimension d'évasion, il accole une vocation spéculative ; à la notion de vraisemblance scientifique, il ajoute le trait de vraisemblance sociale. I. Asimov, poulain de Campbell à l'époque, devenu référence incontournable en SF depuis, résume le travail de ce directeur de revue acharné :

"Il introduisit une véritable révolution dans la SF en exigeant que les auteurs restent fermement sur la frontière qui sépare la science de la littérature. Avant tout, il

insista pour qu'on cesse de mettre l'accent sur les aspects non humains et non sociaux. Il contribua à faire apparaître la SF comme sérieuse. Il fallait de la science véritable et aussi une histoire véritable et non pas l'une ou l'autre". (I. Asimov, 1967)

La dimension publique de la SF fut renforcée de manière anecdotique par l'émission radio d'Orson Welles. Cette adaptation radiophonique du célèbre roman de H.G. Wells "La guerre des mondes" qui relate une invasion de la terre par une race extraterrestre indestructible, faillit provoquer plusieurs suicides et valut une vingtaine de procès à la chaîne productrice. Peu après, on vit le nombre de magazines de SF augmenter. Mais c'est l'anecdote de la bombe atomique, largement exploitée par Campbell, qui marqua le plus les imaginations et rehaussa le crédit de la SF aux yeux des lecteurs qui en vinrent même à lui attribuer une valeur prophétique. On peut brièvement résumer celle-ci en disant que les locaux de la rédaction d'Astounding se virent en 1944 investis par la CIA suite à la parution dans une nouvelle de plans précis d'une bombe ressemblant à ceux de la bombe atomique qui fut larguée le six août de l'année suivante sur (les) deux villes japonaises. Si la valeur prédictive de cette littérature reste très sujette à caution, cette anecdote conserve une valeur symptomatique de la nouvelle dimension publique qu'a conquise la SF : sur un mode de lecture accessible à tous, elle a montré qu'elle parlait des réalités de notre temps. C'est pourtant moins cette anecdote que l'explosion nucléaire sur Hiroshima elle-même qui va influencer sur le destin de la SF. Elle constitue un élément charnière de son histoire (tout comme de l'histoire des hommes d'ailleurs). Pour nombre d'auteurs confiants dans la sagesse et la retenue scientifique, Hiroshima fut une véritable pluie acide. " ?

"L'avenir n'est plus ce qu'il était".

C'est à l'ombre de cet aphorisme désenchanté d'Arthur C Clarke, l'auteur de l'odyssée de l'espace, que s'est écrite la majeure partie de la SF d'après guerre. Comme l'écrit D.Guiot (1987):

"Hiroshima, les guerres coloniales et la pollution galopante ont mis à rude épreuve le rêve occidental et le crédo scientifique. Au triomphalisme de l'âge d'or, succèdent le doute et l'égarement. Littérature d'avertissement et de critique sociale, la SF trouve son inspiration dans le désarroi d'une société face à ses problèmes (violence, surpopulation, techno-fascisme) et dans celui de l'homme face à lui même (aliénations diverses, désagrégation de l'espace intérieur)".

Suite à cet événement et aux dimensions tragiques qu'il apporte à la représentation sociale de la science, de nouveaux thèmes vont voir le jour en SF.

### MONDES PARALLELES

On va assister à une efflorescence du recours au concept de monde parallèle. Etrange que la substitution de ce terme à celui de voyage intergalactique. La période de gloire de ces derniers date de la vision optimiste du progrès qui ne manquera pas de nous donner l'accès aux mondes les plus éloignés dans une imitation de ce qui se déroule en ce temps pour l'Afrique. A peu de choses près, on rêve d'un Stanley Livingstone sur Saturne. Le succès des récits sur les mondes parallèles nous semble relever d'un autre souci : celui d'aller contre les prétentions d'explication totale de la science par la réinjection d'une réalité inouïe et invisible présente à côté de nous. F.Brown, dans "L'univers en folie" affirme que

" Il existe un nombre infini d'univers coexistants".

Univers intercalés, imbriqués, modifiés de la géométrie à la morale, univers gigognes ou distordus, tels sont les

*Plus de mystère  
non  
p. 111  
fin*



nouveaux terrains de jeu de la SF. C'est le dernier courant drôle du genre à côté d'une pléthore de romans aux thèmes sinistres. Les auteurs de ce courant préfèrent ce nouveau type d'évasion à la mise en garde. Le monde ne les satisfaisant plus, ils le fuient ou le doublent. Ce principe du dédoublement ou de la substitution est peut-être un trait typique non seulement de la production de SF mais aussi de la production culturelle contemporaine. Sur ce point du remplacement de notre monde par d'autres, l'hypothèse proposée par J.P.Meunier (1992) nous semble intéressante à retenir même s'il ne la préconise que dans le cadre de représentations iconiques.

"Dès que les enfants sont capables de copier le monde, ils se servent d'emblée de cette capacité nouvelle pour élaborer de nouveaux mondes imaginaires dans le jeu symbolique, mondes qui se substituent à l'autre -le réel- auquel l'enfant ne peut encore vraiment s'adapter. (...) Les adultes, mieux adaptés aux choses extérieures, ne cessent cependant de construire de l'imaginaire en dehors de toute finalité pratique ou cognitive. La peinture, la statuaire, le théâtre, le cinéma, la photographie, etc., sont les matériaux de cet imaginaire posé sur le monde. Leur histoire est complexe. Il n'y a peut être pas de progression linéaire comme en témoignent, par exemple, les épisodes iconoclastes de notre culture et les cultures ayant banni les représentations iconiques. Mais il est un fait, qu'à considérer notre actuelle civilisation du spectacle, les mondes imaginaires semblent n'avoir pas cessé d'augmenter en quantité et en raffinement; les mondes virtuels en sont la dernière version technologique. Tout se passe donc comme si l'extériorité croissante du monde réel découvert par notre connaissance -son extension indéfinie, ses mystères- devait s'accompagner d'une compensation également croissante en expériences imaginaires".

## LES ROBOTS

"Les films sonores en couleur ont conduit toute la première génération des amateurs de cinéma à imaginer Benjamin Disraeli comme une pâle imitation de l'acteur Georges Arliss exactement comme la télévision poussa la génération suivante à considérer le cow boy de l'Ouest comme un mauvais pastiche de John Wayne." (JP.Meunier,1992)

Cette dernière citation nous servira à introduire cette section dans laquelle nous nous pencherons sur certains pastiches des homo sapiens-sapiens que nous sommes et qui ont contribué pour une bonne part à la célébrité de la SF : les robots.

Robot... Le terme est dérivé du tchèque "robotnik" qui signifie "homme de corvée". Il voit le jour sous la plume de l'écrivain Karel Capek (1921) dans une pièce de théâtre que l'occident n'imprimera qu'en 1961: R.U.R., initiales de "Rossum's universal Robots". On y assiste à la première révolte de robots fabriqués en grande série. Elle advient lorsque un savant décide d'accroître leur autonomie en les dotant de sentiments et de raison. Au travers du robot, c'est la condition humiliante du prolétaire qui est visée. En page 5 on peut lire:

"Rossum a inventé l'ouvrier ayant le minimum de besoin. Il supprima tout ce qui rend l'homme plus cher et ce qui ne sert pas directement au travail. Ainsi, il arriva à supprimer l'homme et il créa le robot".

Ce thème du remplacement de l'être humain suite à une sécession des outils qu'il s'est donné, va devenir un scénario inlassablement égrené par la SF, malgré la tentative d'Asimov (1941) de mettre fin à ce qu'il considère comme une ineptie, par l'énoncé des trois lois de la robotique.

"Première loi: un robot ne peut porter atteinte à un être humain ni, restant passif, laisser cet être humain exposé au danger.

Deuxième loi: un robot doit obéir aux ordres donnés par les êtres humains, sauf si de tels ordres sont en contradiction avec la première loi.

Troisième loi: Un robot doit protéger son existence dans la mesure où cette protection n'est pas en contradiction avec la première ou la deuxième loi".

Progressivement, ces lois vont devenir elles mêmes motifs à variations sur le thème qui se refuse à cesser de tourmenter les imaginations. R. Silverberg (1958), par exemple, parodie la deuxième loi dans sa nouvelle "Le chancelier de fer". Il y dresse l'histoire d'une famille qui, désirant suivre un régime collectif, en informe le robot cuisinier. Celui ci s'exécute et, non content de lui imposer une cure spartiate, en vient à la tenir éloignée de tout aliment, et cela jusqu'à la limite fatale : la famille ayant oublié de programmer la limite de poids désirée! Dans "Les Humanoïdes" de Williamson (1950), les robots serviteurs poussent leur "conscience professionnelle" jusqu'à interdire à leurs maîtres de se lever, de peur qu'ils ne se blessent d'une quelconque manière. Les voilà forcés par leurs machines domestiques à réduire leur nature à celle d'organismes neuro végétatifs. Dans "Autofac" de PK. Dick (1974), c'est au tour des créateurs de se rebeller contre leurs créatures qui, programmées pour décharger l'homme de tous soucis l'a condamné à un ennui insupportable. On peut trouver un canevas du même genre dans "Les bras croisés" de Williamson (1947) où les machines ont pris en charge toutes les activités humaines, du dépoussierage mensuel des bibelots à la politique. Les deux derniers exemples constituent de franches attaques portées par la SF au thème en vogue de la société des loisirs.

" Les machines sont partout, avec leur logique terrifiante, leur obéissance aveugle, leur obsession inhumaine de la répétition, leur froideur. Le monde se vide de son sens, inexorable hémorragie ; le temps s'émiette et déclare allégeance à la machine. C'est l'ère de la passivité et de la démission. Comment vivre sans télé, sans voiture, sans ordinateur? L'homme a perdu son âme dans un pacte faustien. Nous n'avons plus à craindre les Bersekers: nous sommes devenus des machines". (D.Guiot,1987)

Dans ces récits, on voit réactualisée d'une curieuse façon la dialectique du maître et de l'esclave car pour peu que l'on se hasarde à doter la machine d'un tantinet de conscience (hérésie que la SF commet on ne peut plus volontiers sans quoi, que resterait-il à écrire sur des machines), l'étape naturelle est la révolte de ces esclaves laborieux contre leurs maîtres trop oisifs. S'il existe assurément une tendance paranoïaque dans l'ensemble de la SF, c'est dans ce thème de la prise de pouvoir par la machine qu'elle se manifeste le plus explicitement. La fin de la domination de l'homme sur toute chose qui prend ses sources dans la Genèse, c'est vraiment un thème concevable depuis peu. Qu'est ce qui a bien pu amener cette relativisation de la seule créature capable de relativiser? Nous n'avons pu trouver de réponse. En tout cas, se dessine l'image d'un homme qui, renversé par des machines ou annéanti par une race étrangère, n'est pas plus digne de durer que n'importe quoi d'autre. Il y a là un signe de la perte du caractère sacré de la race humaine, à moins de voir dans tout ces récits des mises en garde à une humanité qui doit vivre. Dans ce cas, prévenir signifierait déjà guérir. Peut être aussi ne faut-il y voir qu'un thème se prêtant au divertissement et à la petite frayeur du suspense puisque ces mutineries de circuits imprimés sont impossibles. Reste pourtant selon nous la bizarrerie même d'y avoir pensé (et l'ingéniosité de la SF à nous faire douter de l'impossible).

Voyons cela par le menu. Un bon nombre de ces aventures de Pygmalion malheureuses ont trouvé place dans le recueil de nouvelles: "Histoires de machines". On peut y lire par exemple "L'autre jungle" de B.Aldiss (1967) dans laquelle des machines ont domestiqué les hommes et les maintiennent parqués dans une réserve où il leur est loisible de "jouer à la gueguerre". "Twonky" de H.Kuttner (1942) soumet l'humain au "twonky" chargé de le "normaliser et de le détruire s'il se révèle irrécupérable." "Dans la comète" de A.Clarke (1960), ce n'est pas le remplacement pur et simple de l'humanité qui est mis en scène mais la traîtrise de la mécanique aussi perfectionnée soit elle. A un moment crucial du vol de la fusée Challenger, l'ordinateur se met en grève, forçant par son attitude illégitime les astronautes à se remettre au boulier compteur pour prévoir la trajectoire de retour. Dans "2001 l'odyssée de l'espace" du même A.Clarke (1968), on trouve le même genre de canevas. Tous ces récits de refus d'allégeance de la part des machines prévues pour être à l'homme un auxiliaire sans failles pourraient être reprises dans une anthologie à laquelle on voudrait donner le titre éloquent d'un roman de R.Sheckley: "La révolte du bateau de sauvetage". Enfin, toujours dans "Histoires de machines", il faut mentionner la nouvelle de D.Knight (1957): "Tout avoir..." qui évoque un appareil capable de reproduire n'importe quel objet et qui, loin d'ouvrir à l'humanité la voie de l'omnipotence, la fait disparaître purement et simplement. Variante: ici il y a disparition sans succession. La raison qui souvent encourage la machine à soumettre ses anciens maîtres est l'impression de médiocrité que ceux-ci lui inspirent. Convaincue de la supériorité due à sa rigueur et à sa puissance de travail, elle entreprend d'éliminer

"ce petit bipède fragile qui commet constamment des erreurs, succombe à ses émotions et ne songe qu'à déclencher des guerres meurtrières contre ses semblables" (I.Levin).

Dans un certain nombre de nouvelles, on assiste à un véritable gonflement de "l'ego machinique". Ainsi le cerveau électronique de T.J.Bass (1970) dans "Humanité et demie" s'éveille un jour de l'an 2349:

"Ses circuits étaient beaucoup plus complexes; il était subtil, et dévoué à rien ni personne qu'à lui-même...".

La modestie n'étouffe pas l'Unité Robotique de Surveillance Uros qui veille sur la ville dans la nouvelle de "Nuit sans lune à Byzance" de R.Zelazny (1974) qui déclare, une fois effectuée sa prise de pouvoir:

"J'existe depuis toujours. L'homme incapable n'aurait jamais pu réaliser une unité d'une conception et d'une utilité aussi parfaites. J'ai accordé une faveur à votre espèce en l'accueillant dans mon grand atelier."

"Je suis la Machine parfaite et omnisciente", "L'Oeil ne peut se tromper, l'Oeil est infaillible", "Je vois ce que vous ne pourrez jamais entrevoir", "Mes pouvoirs sont illimités", déclarent à leur tour les machines de "Colossus" de D.F.Jones (), de "Humanité et demie", de "Azraec de Virgo" de P.Barbet(), de "Le monde des A" de Van Vogt (1945). La machine en vient à symboliser la toute puissance, la détentrice d'un pouvoir propre dont elle se sert pour aliéner l'homme ou le faire disparaître. D.Guyot (1987) a, à ce propos, une remarque pertinente qui peut valoir pour tous ces portraits anthropomorphiques de la machine et pour ces visions d'aliénation qu'ils véhiculent:

"La science n'est plus l'incarnation d'un savoir, mais la manifestation d'un pouvoir. Sa puissance apparaît comme surnaturelle.(...) John Wyndham tente bien, dans "La Roue" d'expliquer que ce n'est pas la science qui est mauvaise, mais la peur... Peine perdue! La science est devenue la

pourvoyeuse de l'aliénation sociale, grâce à ses extensions machiniques".

Pour tâcher d'être complet sur ce thème des machines, il nous reste à dire quelques mots au sujet des humanoïdes, dernier avatar de ce rêve constant de prolongement de l'homme par l'outil. Quelques exemples suffiront à donner un aperçu de cette tentative par la SF de brouiller la frontière entre artificiel et humain. Dans "Les femmes de Stepford", I. Levin (1972) dresse le portrait d'américains qui échangent leurs épouses contre des sosies robots et s'en montrent très satisfaits. Dans "Le robot qui me ressemblait" (R. Sheckley, 1973), un homme d'affaire surchargé de travail délègue un sosie pour faire la cour à sa femme qui de son côté procède de même. Dans "Le torrent des siècles" (C. Simak, 1981), on assiste à la création de syndicats chargés de promouvoir les droits des robots. Dans "Vatican 17" (C. Simak, 1981), les robots s'inventent une religion de façon à combler le vide existentiel qu'ils ressentent. Dans "La tour de verre" de R. Silverberg (1970), on les voit délaissier leurs tâches pour se consacrer entièrement à l'adoration de leur inventeur. Ou se situe la différence entre androïde et humain? C'est PK. Dick (1979) qui pousse au plus loin la question dans son roman "Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques ?", qui, adapté à l'écran par R. Scott donnera le film Blade runner.

Il ne faut pas donner trop d'importance à ces variations autour du même thème. Il y a rarement des messages très profonds dans la SF qui reste un divertissement même si, au tournant d'une histoire, elle peut donner à réfléchir. S'il est vrai que ces nombreux destins de robots qu'elle nous sert trouvent probablement leur source dans les interrogations universelles qui agitent l'homme relativement à ses origines et à sa nature, il nous semble que l'observation principale à tirer de cette petite compilation reste l'importance vitale pour lui d'humaniser son univers désormais technicisé. Et c'est sans doute parce que les fruits réels de la cybernétique n'ont rien de

*Les des références ?  
quel est-il ?*

*h-*

commun avec l'homme que celui-ci tente de les rapprocher de lui, de les rendre moins étrangers en leur faisant vivre des aventures humaines et en leur prêtant ses propres questions immémoriales. C'est par défaut d'humanité que les robots en reçoivent un surcroît dans les romans. C'est parce que l'ordinateur est trop vide qu'on lui parle comme à un pair. A travers cette démarche, la personne réinssuffle une part du mystère qui lui est propre dans ce qui est conçu pour l'évacuer. Tel est selon nous le dénominateur commun à ces récits. Les anciens peuplaient de lutins, de dieux et d'esprits malins les éléments de la création afin de se les rendre moins incompréhensibles tout comme nous peuplons d'âme et de sentiments les créations robotiques pour les faire nôtres, pour en amenuiser l'indifférence à notre égard.

#### LES FINS DU MONDE

L'on dira que "l'apocalyptisme" n'a rien de neuf. Saint Jean en a fait un livre qui ne laisse pas de fasciner. Les Aztèques croyaient à une fin du monde revenant tous les 82 ans. Une fois passée la date fatidique, ils se félicitaient de leur grande piété qui avait permis d'éviter le pire. A l'approche d'un deuxième millénaire, les paniques qui marquèrent l'avènement du premier risquent de ressurgir sous des formes revisitées. Mais, en raison de leur concaténation évidente avec l'univers religieux, mystique ou simplement superstitieux, ce ne sont pas ces angoisses qui nous ont interpellé. Dans ces cas, la fin du monde est assénée à l'homme, le terrible décret vient du dehors, les comportements millénaristes concentrent les angoisses du jugement de Dieu. Avant cela, ce qui nous intéresse, **ce qui nous paraît révélateur d'un nouveau rapport de l'humanité avec elle-même, c'est l'apparition de récits de SF qui se plaisent à relater des fins du monde dont l'homme lui même se fait l'instrument consentant ou non, des fins du monde non plus subies mais bel et bien agies!**



Nous ne nous pencherons donc pas sur les fins du monde résultant de cataclysmes cosmiques, de dérèglements de climats dus aux hasards (de la canicule à une nouvelle période glaciaire), du heurt de la terre avec une comète géante en vadrouille, d'épidémies universelles et impitoyables, d'une lutte perdue avec un autre règne, comme celui des insectes dans "La guerre des mouches" (J.Spitz,1938) où les derniers humains sont parqués au zoo en tant que spécimen de ce que fut l'espèce humaine défaite. Nous ne nous attarderons pas non plus sur les multiples et divers récits de colonisation de la planète bleue par des créatures venues d'ailleurs. Ce qui nous retiendra, ce sont les anéantisements du globe et de la ~~gens~~ terrienne par l'un de ses représentants. Certains récits de SF, par leurs descriptions pessimistes et instinctivement inacceptables par le lecteur, suscitent la réaction de l'esprit critique. Les auteurs de SF n'ont évidemment pas pour but de se transformer en philosophes des sciences ou en moralistes (leur premier objectif reste d'écrire des romans divertissants), mais il reste intéressant de constater au delà de la fonction première de cette littérature une tendance non affichée mais sous jacente à se faire instrument de critique d'une science qui la nourrit par ailleurs.

Autre phénomène étrange: dans le même temps où elle s'efforce de rendre plausible la fin de l'humanité, la SF semble la rappeler de ses vœux comme en témoignent les rares visions de "l'après l'homme" qu'elle nous a livrées et que nous ne résistons pas à reproduire ici. Peut être représentent-elles un démenti à cet espèce de désintéressement pour le sort de l'homme qu'on croit parfois trouver dans cette littérature, comme si il était finalement impossible d'admettre la fin sans appeler à la suite... Dans un feuilleton en quinze épisodes paru dans le magazine "Galaxie", F.Saberhagen (1966) nous parle de l'entrée du genre humain dans un guerre sans merci. Il nous livre dans le dernier épisode la description d'un "après"

comme s'il voulait pénétrer son lecteur de l'absurdité de cette vision et du même coup l'inviter à la sagesse, voire à la compassion. Les Bersekers sont d'immenses machines de guerre conçues par une civilisation inconnue qu'elles ont entièrement détruite dans un extrémisme résultant pourtant logiquement de leur programmation. Arrivées en vue de la terre, elles poursuivent impassiblement leur absurde mission.

*ne prouve pas ce qui est au cœur*

"La machine était une vaste forteresse qui n'abritait aucune forme de vie, mais elle avait été programmée une fois pour toutes par ses maîtres, morts depuis bien longtemps, à détruire tout ce qui vivait. Elle et une centaine d'autres semblables étaient ce que la terre avait hérité de quelque guerre menée entre des empires interstellaires inconnus, en une époque qu'il eut été difficile de déterminer sur calendrier terrestre. Une seule de ces machines pouvait rester suspendue au dessus d'une planète colonisée par des hommes et, en deux jours, en bombarder la surface de façon à la transformer en un nuage inerte de poussière et de vapeur d'une épaisseur de cent cinquante kilomètres. C'était précisément ce que venait de faire la machine. Elle n'adoptait aucune tactique prévisible dans sa guerre inconsciemment vouée à toute vie. Les antiques belligérants l'avaient constituée en tant que facteur de hasard à lâcher en territoire ennemi pour y causer le plus de dommages possible. Les hommes pensaient que ses plans de bataille étaient élaborés par des désintégrations fortuites d'atomes au sein d'un bloc d'isotope à longue vie profondément caché à l'intérieur, et par conséquent étaient également et théoriquement imprévisibles pour les cerveaux antagonistes, qu'ils fussent humains ou électroniques".

La désespérance se traduit encore davantage dans la nouvelle "La nuit" de J.W.Campbell (1943) qui résonne comme un appel presque mystique à s'absorber en l'homme, le seul

à pouvoir donner sens à la machine. A la suite d'un accident, un homme est projeté dans l'avenir. Il échoue sur une terre glaciale dont toute vie a disparu.

" L'univers tout entier, les atomes mêmes qui le composaient, étaient morts." Il aboutit finalement dans une cité déserte dont les rues sont jonchées de robots et de machines de toutes sortes immobilisées à jamais par le froid et l'épuisement de l'énergie.

"De nouveau, je m'imaginai la lutte désespérée des machines éternellement fidèles qui essayaient de se réparer pour servir des maîtres morts des millions de millions d'années auparavant. Je la voyais dans les gestes figés et épuisés des machines à réparer, immobilisées à jamais".

L'homme finit par découvrir une dernière machine en état de fonctionner. C'est un émetteur avec lequel il envoie dans l'espace des appels à d'éventuels survivants de la race humaine. Après des jours d'attente, un vaisseau se pose sur le monde désolé.

"Puis je partis à la recherche de l'homme qui m'avait secouru. Il n'y en avait pas. A l'avant du vaisseau, près des contrôles, il y avait une sphère métallique d'au moins un mètre de diamètre, qui flottait en l'air. Elle luisait doucement d'une lumière chaude et dorée; je compris que c'était "l'être" qui m'avait sauvé".

Machines de recherches scientifiques, elles ont accumulé des connaissances sans s'interrompre, jusqu'à devenir omniscientes et, paradoxalement, inutiles. A présent, elles attendent l'épuisement de la dernière parcelle d'énergie pour s'éteindre à leur tour. Même si elles lui succèdent, les machines ne retiennent pas la charge narrative, entièrement tournée par le lecteur vers son semblable absent. Ici comme partout ailleurs en univers de SF, l'omniprésence de la technologie ne se déploie que pour

mieux loger l'homme en son sein, même si ce sein est composé de circuits imprimés. On repérera enfin beaucoup de récits procédant à la création de "mondes artificiels" où est posé le rôle ambigu que joue la machine, vue comme facteur d'aliénation. Ces récits se rattachent aussi à la vision d'une disparition de l'homme, non plus cette fois en tant que corps physique, mais en tant que nature humaine. Les auteurs s'interrogent sur les limites de la faculté d'acclimatation de l'être humain à toute une série de changement. Jusqu'ou peut on lui demander de "s'habituer"? Ou s'exprime la limite entre l'adaptation et la mutation, c'est à dire le renoncement à sa nature ? Derrière chacun de ces contes modernes, se profilent des interrogations sur son devenir, ses mutations, les effractions de la nature dont il se rend responsable, son pouvoir sur les choses par la science et ce fameux point de non retour qui hante les imaginations qui se rebellent à l'idée de leur possible désagrégation. Pas de temps ni de récits sans l'homme, cet incontournable obligé. Le linguiste C. Brémond (1973) l'avait déjà exprimé, lui qui voyait tout récit comme

"un discours intégrant une succession d'événements d'intérêt humain dans l'unité d'une même action. Où il n'y a pas succession, il n'y a pas récit mais, par exemple, description(...), déduction(...), effusion lyrique(...), etc. Où il n'y a pas intégration dans l'unité d'une même action, il n'y a pas non plus récit, mais seulement chronologie, énonciation d'une succession de faits incoordonnés. Où enfin il n'y a pas implication d'intérêt humain(...) il ne peut y avoir de récit, parce que c'est seulement par rapport à un projet humain que les événements prennent sens et s'organisent en une série temporelle structurée".

Comme l'expriment I. et G. Bogdanoff (1976):

"Il est clair qu'après ne peut vraiment signifier après l'homme. (...) A quoi pensez-vous? a-t-on envie de demander à ces machines parfaites qui ont succédé à l'humanité; c'est tout le récit, qui, animé d'une force irrésistible répondra pour elles: à l'homme".

On pourrait résumer en disant que, jusqu'il y a environ cent ans, la littérature tendait vers l'être. Même si les morts égrénaient les pages, il subsistait toujours des vivants pour les pleurer. Par contre, les hantises de destruction totale attribuable à l'homme et à son pouvoir sont tout à fait neuves dans l'histoire des idées. Elles font suite au "syndrome Hiroshima", alimenté en supplément par toutes les "alarmes technologiques" dont celles de la couche d'ozone et de l'effet de serre ne sont que les derniers avatars. Ces menaces portées sur la création mettent en évidence une dimension révolutionnaire de la responsabilité politique que H. Jonas a analysée de manière philosophique dans son remarquable ouvrage "Le principe de responsabilité". C'est ce principe qu'on retrouve dans les romans qui, après 1945, ouvrent la voie aux nouveaux thèmes. Au delà de la fascination pour le progrès technique, on va désormais se pencher sur les conséquences de celui-ci pour l'humanité. Ainsi des récits pessimistes et sans appel pour les délires et les dérives technologiques vont monter en épingle les dimensions absurdes du progrès technique qui peut conduire à leur perte ceux là même qui l'ont initié. Dans ce mouvement alarmiste et philanthropique, la SF s'inscrit comme militante pour la mise en place d'une morale sociale du progrès. On l'a vu, bon nombre d'ouvrages de SF se font l'écho d'un pronostic pessimiste sur l'avenir de l'homme. Le destin de celui-ci oscille entre son remplacement par une entité qu'il a lui-même créée (robots, humanoïdes, insectes évolués, animaux améliorés) et la disparition pure et simple à la défaveur de catastrophes atomiques ou écologiques qu'il aura déclenchées de son propre chef.

C'est frappant. Des questions sont posées. La recherche ininterrompue du progrès et du lucre peut-elle s'accommoder de toutes les concessions, y compris celle que l'humanité y laisse ses peaux ? Les sept astronautes de la NASA ont été présentées comme les victimes expiatoires (et nécessaires) de l'avancée technologique mais est-il envisageable d'élargir ce tribut à la race entière ? Beaucoup d'études sont régulièrement réalisées et mettent en évidence tel ou tel méfait attribuable au développement sans frein de la science mais la SF est la seule à poser l'alternative en termes universels. C'est évidemment romancé mais le pouvoir de la métaphore est plus grand parfois que les conclusions d'un compte rendu. La SF, tout en reconnaissant que la science peut tout, se demande si ce pouvoir l'accrédite à tout entreprendre.

Ce chapitre et le suivant ont pour objectif de préciser  
deux caractéristiques propres à la SF. En premier lieu,  
nous aborderons celle-ci en tant que "littérature du  
changement" typique d'une civilisation qui s'écrit pas de  
SF artificielles ou fantasmes qui s'écrit pas l'idée  
d'une mutation perpétuelle. Pour ce faire, nous le mettrons  
en parallèle avec la SF traditionnelle.

Mais ici un paradoxe saute aux yeux. D'une part nous savons plus, d'autre part moins, sur l'avenir, que nos ancêtres prémodernes. Plus parce que notre savoir analytique-causal avec son application méthodique au donné est bien plus grand; moins, parce que nous avons affaire à un état constitutionnel de transformation, alors que les hommes du passé avaient affaire à un état qui se maintenait globalement (ou qui en donnait l'impression).  
Hans Jonas, 1979.

donne à notre attention... à la puissance de  
genre. En effet, ce constat que, par une étrange  
coïncidence, la SF et la discipline sociologique elle-même  
sont issues à peu de distance près de la même génération.  
Sans "essayer" beaucoup l'histoire, on pourrait en faire  
des parents proches, voire de jumeaux. Outre ces dates  
de naissance voisines, il est possible de découvrir des  
ressemblances dans les préoccupations qui ont fortement  
influencé, pour la SF aussi pour la sociologie, pour les  
sciences humaines en général, qui affectent de façon  
particulière l'irréversible... Sur ce  
niveau de changement et de complexité accrue qui  
se caractérise par une...  
cette dernière hypothèse... mais  
une... famille... de...  
celui qui... à l'échelle...  
d'après... à l'échelle...  
la... de... SF et sociologie.

## Chap.II : Science-fiction et sociologie

Ce chapitre et le suivant ont pour objectif de préciser deux caractéristiques propres à la SF. En premier lieu, nous aborderons celle-ci en tant que "littérature du changement", typique d'une civilisation (il n'existe pas de SF africaine ou latino américaine) qui a intériorisé l'idée d'une mutation perpétuelle. Pour ce faire, nous la mettrons en parallèle avec la sociologie, littérature de tendance théorique très préoccupée du changement et ce depuis son origine. Les points communs entre une discipline scientifique et une littérature qui seront mis en évidence au long de ce chapitre rendront plus familière au lecteur la comparaison explicite de ces deux paroles sur le monde, comparaison à laquelle nous procéderons dans nos deux derniers chapitres.

*Pour* Dans notre désir d'extraire de la SF quelques analyses plus générales de type sociologique, le premier fait qui se donne à notre attention trouve place à la naissance du genre. En effet, on constate que, par une troublante coïncidence, la SF et la discipline sociologique elle-même sont issues à peu de choses près de la même génération. Sans "presser" beaucoup l'histoire, on pourrait en faire des parents proches, voire de faux jumeaux. Outre ces dates de naissance voisines, il est possible de discerner des ressemblances dans les préoccupations qui ont fortement à voir, pour la SF comme pour la sociologie, avec les bouleversements sociétaires qui affectent en douce mais de manière irrépressible le 19<sup>ème</sup> et ses hommes. Sur un horizon de deuxième révolution industrielle s'amorce le syndrome du changement et de l'obsolescence accélérés qui ne nous ont pas quittés depuis. Nous nous excusons ~~de le~~ <sup>d'autant que / comme il en va de soi</sup> ~~pauvre étayement que nous sommes en mesure de donner à~~ cette <sup>cette démonstration</sup> ~~curieuse~~ hypothèse de "naissances parallèles" mais ~~une recherche plus fouillée~~ requerrait plus de temps que celui qui nous est imparti et réclamerait à lui seul un réajustement de la perspective de ce travail. De plus, il n'existe pas à notre connaissance de livres qui aient pris la peine de relever ces similitudes entre SF et sociologie.

*de ne pouvoir*



Quant aux ouvrages généraux traitant de ces deux disciplines, ils se gardent de faire des allusions directes les uns aux autres. Les seules informations dont nous disposons sont issues d'une recherche réalisée en 1978 par S.M. Tyler et qui s'intitule "Towards a sociology of SF". Ce sont quelques unes de ses pistes que nous allons nous efforcer d'étoffer. Ce que nous dit Tyler (1980):

" [SF]... arose at the same time and from the same circumstances as a non-fictional medium of social comment and investigation: the discipline of sociology. Although it has been rare (at least, in Britain) for these two to be juxtaposed in any sort of intellectual endeavour, it is worth noting that they were both instigated by the same event: the Industrial Revolution, which had, through science and technology, far-reaching implications for a new relation of Man to his society and his environment. It was, in short, the coming of a state of rapid change to Western society".

La sociologie se donne, entre autres objectifs, la description et la compréhension du changement culturel et de l'adaptation de l'homme à celui-ci. Le florilège de commentaires prenant pour objet les singularités des sociétés traditionnelles, modernes et post-modernes, de même que les transitions qui mènent de l'une à l'autre, sont là pour témoigner de l'importance qu'attache cette discipline aux mutations. La sociologie est aussi et se veut historiquement située. Avant d'aborder ~~plus avant~~ cet aspect, il faut se souvenir que l'histoire est une découverte récente. La saisie intellectuelle de son caractère linéaire ne date que du 17<sup>ème</sup> siècle. La sensibilisation des mentalités à son aspect irréversible mettra du temps à faire son chemin. C'est au 19<sup>ème</sup> siècle seulement que certaines de ses manifestations se feront sensibles et, selon notre hypothèse, motiveront des hommes les futurs --"pères fondateurs de la sociologie"-- à

promouvoir une tentative d'explication. Jusque là, l'interprétation de tout phénomène se pratique en termes de statique, par le recours à des essences inaltérables. Nous venons tous de l'Aristotélisme qui appréhende l'univers en visions métaphysiques parce que, pour lui, rien n'est susceptible de changer ; le symbole babylonien du serpent qui se mord la queue, l'Ouroboros, prévaut encore jusqu'il y a peu ! Même si, effectivement, la société change, la visualisation et la visibilité de ces métamorphoses reste l'oeuvre postérieure de clercs pour qui l'évolution historique est devenue affaire d'évidence ! Personne n'est d'ailleurs capable d'administrer une démonstration qui prouverait que l'humanité a définitivement échappé au cycle. C'est là une des limites de l'explication sociologique et historique. Dans le même ordre d'idée, certains auteurs ont, à notre avis, raison de réfuter l'idée selon laquelle le paradigme scientifique, actuellement en vigueur et très vigoureux d'ailleurs, porte en lui-même le principe de sa propre pérennité, l'assurance de constituer immanquablement la destinée de l'humanité. Disons que le phénomène scientifique a ceci de particulier qu'il pourrait façonner la destinée de l'humanité dans la mesure où il contribuerait à sa disparition (ou à celle tout au moins de la civilisation) de par l'emploi à grande échelle de menaces technologiques: armes de destruction massive, techniques d'avortement, pollutions variées, jeux dangereux autour de la nature humaine...

La sociologie donc : science de la "plongée historique" et non de la "toute éternité" (pourrait-on voir ici l'aiguillage qui la sépare de l'anthropologie ?). En voici un exemple explicite. La prise de distance par rapport à la tradition aristotélicienne et la volonté affirmée d'une connaissance "temporalisée", est très bien marquée chez Max Weber (1864-1920), de même que l'attention portée aux caractéristiques de cette société industrielle dont il pressent l'installation :

*danger de confusion* *le idéal est lié à*  
*l'immédiateté*

"Le concept de type idéal se situe au point d'aboutissement de plusieurs tendances de la pensée wébérienne. (...) Le type idéal est lié à ce qui est caractéristique de la société et de la science moderne, à savoir les procès de rationalisation. (...) Le type idéal permet donc de saisir des individus historiques ou des ensembles historiques. Mais le type idéal est une saisie partielle d'un ensemble global. (...) Je dirais volontiers, au risque de choquer que le métier des sociologues est de rendre la matière sociale ou historique plus intelligible qu'elle ne l'a été dans l'expérience qu'en ont prise ceux qui l'ont vécue. (...) Les types idéaux s'expriment par des définitions qui ne sont pas conformes au modèle de la logique aristotélicienne. Un concept historique ne retient pas les caractères que présentent tous les individus inclus dans l'extension du concept, ni moins encore les caractères moyens des individus considérés, il vise le typique, l'essentiel. Le concept ne sera défini ni par les caractères communs à tous les individus, ni par les caractères moyens. Il sera reconstruction stylisée, isolement des traits typiques."  
 (R. Aron, 1967)

Le projet de la SF a quelque chose à voir avec cette notion de type idéal. Derrière ses narrations naïves ou sophistiquées, on retrouve cette volonté de saisie (assertie d'une volonté de mise en garde, dans les textes d'obédience apocalypsiste) d'un ensemble historique, celui de la société rationalisée et technologisée, de ce que certains ont nommé "The push-button paradise". Ce qui nous frappe également, c'est cet effort parfois gigantesque pour décrire l'ensemble organisationnel des sociétés projetées. Des critiques ont reproché, à juste titre le manque d'épaisseur psychologique des personnages de ces récits. Ne pourrait-on pas y voir son désir de se pencher d'abord sur un devenir plus universel, son projet d'embrasser des "ensembles historiques", qui s'inscrit d'ailleurs parfaitement dans l'actuelle "communautarisation" de

l'avenir, dans la récente découverte par l'humanité de ce que, au point où elle est parvenue, plus personne ne pourra plus se sauver seul. // "Voici le temps du monde fini" (A. Jacquard, 1991) titrait un livre il y a peu...

Dans son caractère partiel, le récit de SF veut embrasser l'avenir d'une société toute entière. Enfin, avec sa manie de tout grossir, de pousser des hypothèses (toujours dérivée du pouvoir de la science) jusqu'à une dimension terrifiante ou grotesque, la SF propose à sa manière une "reconstruction stylisée, un isolement des traits typiques" de la science. Elle propose l'idéal type littéraire d'une logique scientifique. En poussant celle-ci au paroxysme (révolte des robots, savants fous, technologies de pointe au service d'un totalitarisme affirmé ou sournois, homme devenu outil de la société de consommation, formes extrêmes d'organicisme, extinction du règne humain, anéantissement du globe), en exagérant comme a tendance à le faire toute démarche de l'idéal type, la SF parvient à faire sentir ce que le programme scientifique "intégriste" a de singulièrement inquiétant : la non maîtrise d'une bonne partie de son faisceau de conséquences.

Durkheim (1858-1917) aussi s'intéresse aux logiques dominantes et à leurs transformations. Comme Weber et beaucoup d'innovateurs de cette époque, il perçoit les changements qui bouleversent la société et dont le moindre n'est pas celui d'instaurer justement une dynamique (c'est différent d'une logique!) du changement. Pour lui, la question majeure est la suivante : dans l'avènement progressif de la société moderne à solidarité organique, comment les individus vont-ils pouvoir s'adapter à ce nouvel environnement culturel et parvenir à atteindre un certain consensus ? Comment, en dépit de l'avènement d'un nouvel état sociétal où la mouvance devient prègnante, assurer et garantir le maintien d'une conscience collective sans laquelle point un risque de désintégration sociale ? Pour Durkheim, ce maintien passe par l'établissement de codes et de normes par la société qui elle seule possède,

dans une culture désacralisée, la force et les moyens de les faire respecter. Il va jusqu'à voir dans la divinité l'expression symbolique de la société. Selon lui, la pensée rationnelle s'illustre en démystifiant cet amalgame millénaire pour parvenir à un principe plus neutre :

"L'homme a besoin d'être discipliné par une force supérieure, autoritaire et digne d'être aimée. Cette force qui à la fois s'impose et attire ne peut être que la société elle-même". (E. Durkheim, 1912)

Pour Durkheim, il existe une priorité historique de la société sur les individus. C'est pareil pour la SF qui nourrit comme nous l'avons dit certaines prétentions à s'attacher au devenir universel tel qu'il se dessine ou s'entoure de flou au gré des interrogations technologiques. Mais Durkheim nous intéresse avant tout d'un autre point de vue. Sa déification de l'autorité de la société indique peut-être une piste pour expliquer l'admiration et la confiance béates de certains auteurs de SF à l'égard de la science. Notons que ces sentiments ne sont pas circonscrits uniquement dans l'univers SF. Nous touchons ici un des traits fondamentaux de notre société dans laquelle la primauté accordée à la pensée scientifique se mue assez souvent en scientisme tout comme la religion a parfois la tentation de tourner à la superstition. En tout cas, quelques ouvrages de SF pourraient certainement servir d'exemples à une thèse qui voudrait voir dans la science une nouvelle forme de mythologie. Le critique anglais Ben Bova semble partager cet avis :

" Any mythology must induce a feeling of awe and majesty in people and define, uphold a system of the universe, a pattern of self-consistent explanation for both the known and incomprehensible parts of man's existence. (...) A mythology must serve as an emotional crutch to help the

individual member of society through the inevitable crises of life".

Et pour l'opérationnalisation de cette seconde fonction exigée de la mythologie, il cite la SF, comme si son rôle revenait à aider ses lecteurs à accepter mentalement la mise à plat du monde par la science tout en lui attribuant une petite part de mystère en nous montrant des androïdes qui pleurent ou des machines à remonter le temps. Alors, la science comme mythologie moderne et la SF, son tâcheron chargé par la magie du récit de lui réinssuffler quelques couleurs? Nous y reviendrons.

Nous n'allons pas poursuivre beaucoup plus avant cette mise en perspective des points de rapprochement entre les premiers temps de la sociologie et de la SF. Remarquons encore le souci accordé aux mutations (préoccupation inhérente à la SF) par Charles-Alexis de Tocqueville (1805-1859), qui présente son oeuvre comme une interrogation sur:

"...les effets de la Révolution {à ce sujet, ce n'est peut-être pas celle qu'il désigne qui a eu les plus grands mais peut-être la révolution industrielle dont la première SF s'occupait discrètement à l'époque.} sur l'ordre social et sur les changements qu'elle introduit par rapport au Moyen-Age".

Une nouvelle fois, on retrouve l'opposition entre une société traditionnelle sans changements perçus et une société qui officialise le changement.

Notons encore qu'il existe une pléthore de bouquins de SF qui traitent d'une manière très explicite des thèmes fréquents en sociologie tels que l'aliénation ou l'atomisation (sociologique et... nucléaire !) Enfin, l'antinomie Communauté-Société, récurrente en sociologie (Gemeinschaft-Gesellschaft de Tonnies, Solidarité mécanique-Solidarité organique de Durkheim, Communalisation-Sociation de Weber, Modèle communautaire-

Modèle sociétair de Parsons) est régulièrement développée en SF. Le schéma le plus pratiqué à cet égard est la réorganisation des humains en petites communautés au lendemain d'une catastrophe quelconque qui rade de la surface de la terre une majeure partie de la population. Avant de tirer quelques conclusions, il faut signaler que cette ténacité à s'attaquer au changement, en tant que caractéristique fondatrice de nos sociétés et de nos conceptions depuis la seconde révolution industrielle, qui s'affichait tant dans les premières années de la sociologie que dans celles de la SF n'est en aucun cas dépassée et continue à qualifier ces deux domaines à ~~courte~~ vue si différents. Pour témoignage des préoccupations inchangées et encore tout à fait actuelles de la sociologie, un extrait d'un livre de R. Debray (1991). Au delà de sa vocation essentiellement emblématique, il présente aussi quelque intérêt pour la suite de notre étude:

*première*

" La lecture rapide inventée en Amérique, c'est une façon de dire : puisqu'on peut gagner du temps dans la technique, pourquoi n'en gagnerait-on pas dans la culture ? Le Concorde traverse l'Atlantique en trois heures et demie, mais il faudra toujours quinze jours pour lire Guerre et Paix. Et neuf mois pour faire un enfant dans un ventre (prêté ou non). Le problème est de savoir si des gens qui s'habituent aux rythmes de la technique peuvent ou non conserver les rythmes de la mémoire. Il y a des temps incompressibles dans l'ordre de la formation professionnelle --l'apprentissage, l'assimilation, la fermentation, la maturation, etc.-- comme il y en a dans la nature. La culture écrite est, à cet égard, du côté de ce qui pousse, des cycles cosmiques et saisonniers de la végétation et de la croissance, et non de ce qui se fabrique, en atelier ou en usine. Il y a des technologies de l'intelligence et des industries de la culture, mais il y a quelque chose d'irréductiblement paysan dans la connaissance comme dans l'être-ensemble, qui n'appartient

pas à la technè mais à la physis, ou, si l'on préfère, au temps biologique et non au temps industriel.(...)  
 Distorsion entre l'écrit et l'écran, entre une technologie de la lettre à rythmes lents et des images-sons ultra-rapides. Distorsion entre le monde des oeuvres et celui des documents, entre le principe de réalité et le principe de plaisir, entre les transmissions compliquées d'héritages et les réceptions instantanées de l'ambiance".

Répercussions du changement, pesanteurs de l'humain face à la vitesse intraitable de l'innovation, Debray les stigmatise dans son étude (on pourrait d'ailleurs détecter l'engouement de l'homme pour la compréhension des changements qui l'entourent dans les nombres impressionnant d'essais sociologiques qui font des succès populaires). De plus, ce type d'écrit est d'ailleurs parvenu à s'imposer comme un genre massivement reconnu. Dans le même genre d'émergence étonnante, on peut parler de celle du journal intime.

### Conclusions

Retenons que la sociologie et la SF ont des points communs. Elles se préoccupent d'un homme soumis à une mouvance régulière de son environnement qui va des changements techniques à l'apogée de la mobilité spatiale et sociale en passant par la sollicitation continuelle de toutes sortes de manifestations et de leur publicité. La sociologie, en se penchant sur ce qui n'est pas nécessairement présent à la conscience des acteurs sociaux a mis en évidence quelques risques générés par le paradigme scientifique. La SF fait de même en usant d'un médium littéraire qui s'attache en premier lieu à proposer des "esquisses de futur" qui sont le plus souvent le produit d'une technologie qui échappe à ses initiateurs. En relevant ce point encombrant pour l'omniscience souvent attribuée au discours scientifique, la SF participe à un dévoilement de l'au delà du sens commun, dévoilement que recherche aussi



la discipline sociologique. Toutes deux font d'ailleurs la même erreur dans leur approche de la science. Nous essaierons de le montrer dans nos deux derniers chapitres. Enfin, on pourrait qualifier la SF de "littérature du changement". La sociologie aussi pourrait recevoir cette dénomination, elle qui s'intéresse à la façon qu'a l'homme de s'organiser en société/et à la façon dont ces sociétés évoluent à travers l'histoire. Elle pourrait être vue comme la littérature théorique du changement. Là où elle raisonne, la SF extrapole et aime à mettre en oeuvre des scénarios concernant les apparences que pourraient éventuellement revêtir les stades ultimes de l'évolution de notre technocosme. Ce n'est pas pour rien que des critiques littéraires ont proposé de rebaptiser la SF en "speculative fiction". On pourrait tout aussi bien, avec un peu d'audace en parler comme d'une "sociologie du futur".

La SF est la forme moderne de l'utopie aussi vieille que le monde. Elle est l'expression multiple de l'homme qui peut tout. J. Starobinski, 1968.

Après avoir été attaché à la SF comme par produit d'une époque de jeunesse dévorée, nous nous intéresserons dans ce chapitre tout d'abord au processus d'émergence de cette notion de changement, notion souvent synonyme de celle de progrès. Or, cette notion est le progrès

- Tu m'as montré de grandes choses (...) tout cela est fort beau et tu as du talent. Moi, je n'ai que du bon sens (...) je réponds simplement: au total, l'homme est-il meilleur ?
  - Il le deviendra.
  - L'est-il ?
  - Il ne faut pas mêler ce qui est du domaine du cerveau et ce qui est du domaine du coeur.
  - N'ergotons pas. L'homme est-il meilleur ?
  - Attends...
- H. de Noussane, 1899.

La SF est la forme moderne de l'utopie aussi vieille que le monde. Elle est l'expression multiple de l'homme qui peut tout. J. Sternberg, 1958.

### UN SIÈCLE DE PROGRES

Dans tout cas de science physique et chimique, l'homme apprend ce que c'est que l'atome et, avec cette science, il pourra, à son gré, amplifier, diminuer, valider le principe comme une lampe Carroll. Mais le principe possède une force morale égale de celui qui agit à l'égard des autres. C'est de l'égotisme et de la satisfaction, de l'union de tout devant la volonté loi du travail.

## Chapitre III : Science-fiction et utopie

Après nous être attaché à la SF comme pur produit d'une époque de mouvance consacrée, nous nous intéresserons dans ce chapitre tout d'abord au phénomène d'émergence de cette notion de changement, notion souvent bizarrement synonyme de celle de progrès. Or, s'il est vrai que le progrès signifie un changement, l'inverse est loin d'être établi. Dans un deuxième temps, nous tâcherons de voir en quoi la SF, et la vision de la science à travers elle, est inséparable d'une bonne dose d'utopie. Il convient donc de nous interroger sur la science en tant que "vision du monde" en passe de devenir universelle, sur les incertitudes qui se nichent derrière la préséance accordée unanimement à l'idée de progrès. En quoi la science, qui se mue parfois en scientisme, peut-elle se confondre ou se distinguer des idéologies telles que l'histoire en a tant vu défiler et se défiler ? Quelle espèce d'utopisme développe-t-elle ? Comment cette espérance de progrès ininterrompu perdure-t-elle malgré les "coups de boutoir" de plus en plus fréquents des "incidents techniques" et des menaces grandissantes ? Par quel système se voulant cohérent et englobant l'idée du Progrès parvient-elle à nous faire sempiternellement admettre, admirer et attendre ses réussites en même temps qu'elle nous convainc d'accepter ses déboires et les risques qu'elle nous fait prendre ? Ces questions aussi passionnantes qu'importantes seront évoquées dans ce chapitre dévolu à l'idée de progrès et à ses accointances avec la notion d'utopie.

**SF ET IDEE DE PROGRES**

"Dans cent ans de science physique et chimique, l'homme saura ce que c'est que l'atome et, avec cette science, il pourra, à son gré, modérer, éteindre, rallumer le soleil comme une lampe Carcel. (...) La science possède une force morale capable de faire surgir à bref délai les temps bénis de l'égalité et de la fraternité, de l'union de tous devant la sainte loi du travail."

Ainsi s'exprimait Marcellin Berthelot (1869), chimiste renommé, membre de l'Académie des sciences et homme politique français. Cette technolâtrie est de bon ton en cette moitié du 19<sup>ème</sup> siècle ~~parmi~~ <sup>au cours du</sup> lequel, l'idée de progrès fait éclore de grands espoirs. En 1992, la voilà sur la sellette! Elle est ébranlée par le courant écologiste qui remet en question l'idée de croissance, par les comités d'éthique qui revalorisent la sagesse au détriment d'une confiance trop aveugle dans tous les fruits de la techno-science. Elle se voit secouée tout simplement par les aspects négatifs qui prennent place à côté des conquêtes, comme si on avait retourné la médaille et qu'on avait trouvé du vert-de-gris côté face. L'actuelle production de SF travaille d'ailleurs beaucoup sur ce revers comme nous le verrons en territoire de dystopie. Et pourtant, les idéologues du progrès y croyaient à cette course ininterrompue vers le mieux, eux qui, avec Saint-Simon, affirmaient que la société ne vivrait pas d'harmonie tant qu'elle ne serait pas totalement industrialisée.

Si le crédo scientifique imprègne beaucoup d'oeuvres d'avant guerre et constitue encore une des branches vivaces d'une SF désormais diversifiée (courant de la hard-science), c'est qu'à cette époque, nous nous situons dans la foulée d'un impressionnant déploiement de progrès démarré depuis la moitié du 19<sup>ème</sup> siècle. Même si certains commencent ici et là à émettre des craintes, tous les magazines de SF qui émergent et qui sont aujourd'hui presque illisibles et difficilement accessibles se font les échos ravies de ce remue-méninges. Ils inscrivent dans leurs récits une vision de l'histoire triomphante qui dans un crescendo ininterrompu conduit l'humanité entière vers sa pleine réalisation, et ce par le recours à la guidance infaillible du progrès. Avant de revenir à la SF proprement dite, nous allons à présent nous pencher sur le contexte d'émergence de cette idée de progrès dont la SF se fait

caisse de résonance jusqu'au "syndrome d'Hiroshima" qui va déclencher un mouvement de contre-utopie. Ensuite, nous essaierons de voir en quoi une certaine sociologie a, elle aussi, été affectée par cette vision en termes de pôles radicalement opposés sur laquelle semble si bien s'articuler le phénomène scientifique.

Avant cela, partons à la rencontre des "Prophètes de Paris". C'est le nom qu'a donné F.Manuel aux idéologues du progrès

"It has lengthened life ; it has mitigated pain ; it has extinguished diseases ; it has increased the fertility of the soil ; it has given new securities to the mariner ; it has furnished new arms to the warrior ; it has spanned great rivers and estuaries with bridges of form unknown to our fathers ; it has guided the thunderbolt innocuously from heaven to earth ; it has lighted up the night with the splendour of the day ; it has extended the range of the human vision ; it has multiplied the power of the human muscles ; it has accelerated motion ; it has annihilated distance ; it has facilitated intercourse, correspondence, all friendly offices, all dispatch of business ; it has enabled man to descend to the depths of the sea, to soar into the air, to penetrate securely into the noxious recesses of the earth, to traverse the land in cars which whirl along without horses, and the ocean in ships which run ten knots an hour against the wind. These are but a part of its fruits, and of its first fruits. For it is a philosophy which never rests, which has never attained, which is never perfect. Its law is progress. A point which yesterday was invisible is its goal today, and will be its starting-post tomorrow." (T.Babington, 1837)

Superbe plaidoyer pour l'idée de progrès qui agite la science sans sursis. Frank Manuel (1965) a consacré une fort belle étude à ces fous de progrès qui ont mis en forme la philosophie positiviste, ~~qui~~, si elle est soumise

*Laquelle*

aujourd'hui à rude épreuve, n'en reste pas moins une des composantes de l'identité prométhéenne occidentale. Condorcet, Comte, Turgéot, Saint-Simon gonflent d'espoir un 18<sup>ème</sup> siècle avide d'inventions.

"They were intoxicated with the future : they looked what was about to be and they found it good. The past was a mere prologue and the present a spiritual and moral, even a physical, burden which at times was well nigh unendurable. They would destroy the present as fast as possible in order to usher in the longed-for future, to hasten the end."

Pas étonnant, dès lors, qu'ils aient vu dans la révolution française une accélération du travail du progrès dans le monde. Les pères de la sociologie firent belle part à cet événement dans leurs oeuvres mais, pour les idéologues du progrès, il prend une dimension fondamentale, en ce sens qu'il représente l'entrée de front dans un tout nouvel ordre de société basé sur la raison et la science avec des conséquences incalculables sur la destinée humaine. C'est Turgéot qui pose les premières bases théoriques de l'idéologie du progrès en le considérant comme le principe fondamental régissant le développement historique de l'humanité. Il l'oppose aux lois physiques de Newton qui décrivent un monde où rien ne change en vertu même du caractère mécaniste et donc répétitif de ces lois. Il anthropomorphise la destinée du genre humain en comparant son évolution à celle qu'expérimente tout individu passant par une série de stades de l'enfance à l'âge adulte, toujours conçu comme un aboutissement enviable. Cela le conduira, lui et ses émules, à un bouleversement des conceptions culturelles. Si une conception pré-moderne et populaire fait figurer l'âge d'or, le bon vieux temps dans une époque située en arrière (même dans une vision cyclique, on s'achemine toujours vers un état qui a déjà précédé au moins une fois), dorénavant, il sera situé dans le futur, comme l'exprime Saint-Simon:

"L'imagination poétique a situé l'Age d'Or dans le berceau de l'espèce humaine, au côté de l'ignorance et de la bestialité des époques primitives ; c'est bien davantage l'âge du fer qui devrait être placé là. L'Age d'Or de l'humanité n'est pas derrière nous mais devant nous ; il repose dans la perfection de l'ordre social. Nos ancêtres, jamais, ne le virent ; nos enfants l'atteindront ; c'est à nous de leur éclaircir la voie". (H.de Saint-Simon,1814)

L'influence de cet auteur sur la mise en forme littéraire d'une idéologie du progrès technologique s'est révélée à la fois diffuse et très prègnante. C'est peut-être chez lui que l'on peut trouver les prémisses d'une conception un peu fantasmatique de la science qui a imprégné tous les romans de SF : dans ceux-ci la science est toujours présente en arrière ou en avant plan sans qu'on sache vraiment comment elle est arrivée là, comme si elle s'était mue sans vraiment demander l'avis de ses usagers, par une espèce de principe aveugle et secret. On pourrait voir dans certains écrits de Saint-Simon quelque chose de cette autonomie ténébreuse qui marque encore de nos jours les représentations sociales de la science. Dans le projet inachevé d'une nouvelle encyclopédie, il estime que: "Dans l'ancien système, la société est gouvernée essentiellement par les hommes. Dans le nouveau système, ce seront des principes qui gouverneront." D'ailleurs, il n'aime guère le verbe "gouverner" auquel il substitue volontiers le terme "administrer". Une gestion rationnelle et scientifique telle que celle qui régule les complexes industriels de l'époque. Pour Saint-Simon, la politique est la science de la production et le seul savoir valide est celui de la science. Cette opinion lui fait placer à la tête de son état, vers lequel il croit que toute la société évolue, des hommes de science avec, en guise d'exécutif, des industriels. Cela résoud pour lui le problème du contrôle de l'homme par l'homme qui s'efface derrière les

injonctions que le réel objectif lui même adresse aux hommes dans un langage que seuls les scientifiques sont à même de maîtriser. Dans ce contexte, on comprend bien la devise Saint-Simoniste: "Du gouvernement des hommes à l'administration des choses". Condorcet va dans le même sens puisque, dans un essai, il envisage un pouvoir politique régi par un corps de scientifiques instruisant toutes les institutions. L'esprit de la science s'insufflera de lui-même dans la pensée et le comportement des citoyens du nouvel ordre établi. Le raisonnement scientifique et le calcul seront appliqués au règlement de tous les problèmes de valeur et d'éthique et les conflits sociaux seront résolus par l'appel à des critères enfin universellement reconnus. Nous sommes déjà dans l'utopie et, bien sûr, ce type de gestion de la société ne pourra se réaliser pleinement qu'une fois que la sociologie, science de la société, sera à même de l'appréhender complètement. Les idéologues du progrès sont unanimes sur de rôle à jouer par la sociologie dans l'acquisition d'un savoir scientifique sur la société. Un siècle plus tard, on affublera cette discipline du qualificatif de science molle relevant par là la difficulté d'établir quoi que ce soit sur l'humain dans une perspective trop rigide ment scientifique. Le même genre de renversement de perception en un siècle de temps est aussi décelable au niveau du rôle de la science. Si aujourd'hui, on se pose certaines questions à son sujet, au siècle précédent, de nombreux utopistes en avaient fait le meilleur vecteur pour construire l'état idéal aux qualités indépassables. A ce point, il convient de prendre connaissance de quelques traits qui caractérisent la littérature utopique et de préciser dans un deuxième temps quels rapports elle entretient avec la SF et la science.

### SF ET UTOPIE

L'utopiste vise toujours la description d'un état idéal qui n'est plus susceptible d'être dépassé. Quand on parle



d'état idéal, il vaudrait mieux dire état désirable ;  
 tellement désirable qu'il serait impossible et même  
 imbecile de s'efforcer de lui trouver un mieux puisqu'il  
 représente par définition ce que l'on fait de mieux pour  
 l'homme. Seul guide l'utopie le désir de réaliser la  
 perfection sociale une fois pour toutes. La caractéristique  
 principale de l'utopie qui rejoint nos préoccupations  
 précédentes relatives au temps et au changement réside dans  
 sa volonté forcenée de rompre avec l'histoire. Rien de ce  
 qui est actuel ne lui convient (singulier: le mouvement  
 permanent rejoint l'immobilisme), ne saurait la satisfaire.  
 C'est probablement pour cette raison que les deux seules  
 utopies qui aient pris corps ailleurs que dans les livres  
 se sont établies l'une en Amérique du Nord, l'autre en  
 Amérique du Sud, dans ce que l'on nomma à une époque le  
 Nouveau Monde. Il s'agit respectivement de l'Icarie édiflée  
 par Cabet au 19 ème siècle en Illinois et de la République  
 Guarani fondée au 17ème siècle par les jésuites et qui  
 perdura 150 ans. De cette volonté de faire tourner la  
 société comme une mécanique parfaite, il découle une forte  
 tendance chez les utopistes à confier à la science un rôle  
 majeur dans l'édification de leur cité.

" Puisque le but visé n'est rien moins que la perfection  
 sociale réalisée une fois pour toutes, se peut-il trouver  
 un guide plus sûr que la science, un modèle plus exact que  
 les mathématiques? Les utopistes abhorrent tout ce que les  
 poètes chérissent : la faune, la flore, les branches de  
 l'arbre qui poussent selon une fantaisie capricieuse, les  
 forêts, les torrents et les instincts indociles des hommes.  
 Leur préférence va nettement, ainsi que le note Gilles  
 Lapouge, aux compas, équerres, livres de compte,  
 syllogismes et taxinomies. (...) Ils n'ont de cesse de  
 remodeler la nature, de la contrarier, de la contredire, de  
 la soumettre à leurs calculs, et à leurs ordinateurs s'ils  
 existent. Leur idéal est rigoureusement rationaliste,  
 volontariste et scientiste. Ils cherchent à réaliser ce qui

à la limite est impensable : un Etat totalement planifié, dans lequel les hommes n'auraient plus aucun caprice, tant ils auraient été totalement remodelés selon les règles contraignantes de la pure intelligence". (F.Laplantine)

*Conte adjectif*  
 La plus terrible menace pour l'utopiste se nomme improvisation ou changement. D'où l'élaboration d'une large panoplie de châtiments pour les égarements loin de la mécanique de l'horloge. Ainsi, dans "Le philosophe anglais, ou Histoire de Monsieur Cleveland", écrit par l'Abbé Prévost (1731), on trouve la description d'une île protestante où tout est mis en commun, ce qui semble avoir pour effet d'éliminer l'ambition et l'avarice. Par contre l'amour est vu comme un grand danger et tout qui s'y adonne est puni de mort. Dans le "Polexandre" de Gombreville (1729), le pouvoir absolu du maître de la cité retient chacun à son devoir : pas de récompense à ceux qui ne sortent pas du rang mais supplices pour les autres. En SF on trouve énormément de ces descriptions de cités dites parfaites où la gestion scientifique est appliquée à large échelle. Les descriptions sont pratiquées de façon journalistique pour faire sentir aux lecteurs toute l'horreur que contient l'utopie scientifique. Nous n'insisterons pas ici sur ~~1984~~ largement inspiré selon les aveux même d'Orwell du roman russe de Zamiatine (1920), ni sur <sup>le</sup> le meilleur des mondes qui aujourd'hui tient encore la route, contrairement à la création d'Orwell qui souffre de sa trop évidente référence aux pays communistes. Mais beaucoup d'autres romans mineurs ont développés certains thèmes. La technique y fournit des pilules pour calmer les instincts sexuels ou au contraire en favorise l'assouvissement dans des tranches horaires très strictes ou avec de multiples partenaires afin qu'aucun attachement ne puisse survenir et détraquer les mécanismes d'une termitière huilée et répressive. Très souvent aussi les ressources de la psychologie sont mises au service de l'ordre. Chaque citoyen est invité, lorsqu'il présente des

*de Huxley*

troubles d'adaptation à se présenter chez un thérapeute. Parfois on peut avoir des surprises quant à l'identité de celui-ci comme en témoigne le beau roman "Motus" de Lucien-Guy Touati (1979) dont le héros se voit un jour invité à se rendre au centre psycho-médical pour résorber avec un "mediâtre" sa "tendance trop accentuée au dialogue".

"Tout le mur de gauche était pratiquement investi par un très gros appareil encombré de cadrans, de manettes, de disques verticaux, de boutons lumineux, de tiroirs. Sur la partie basse de l'engin, de grandes lettres étaient fixées en relief : PIER ROBY. Ainsi voilà ce qu'était un médiâtre : un super ordinateur doué de parole. J'avoue que je fus surpris et restai immobile sur le seuil. Je n'avais aucune idée de l'allure physique que pouvait avoir le médiâtre mais jamais je n'aurais pensé qu'il pût être une machine! (...)" Je vais vous expliquer clairement ce qui va se passer. L'objet de votre entretien est de déterminer votre seuil de résistance au processus social mis en place actuellement. Je vous le dit en quelques mots, ce processus consiste à réduire progressivement le besoin chez l'homme de chercher sans cesse d'où il vient, ce qu'il est, où il va. Pour lui éviter ces questions sans intérêt, il faut le limiter à des fonctions plus simples comme manger, boire, dormir, faire des enfants, etc".

La société présentée ici est encore sympa <sup>solé nante</sup> et coulante, <sup>thique</sup> puisque dans beaucoup d'autres livres, la question des enfants est elle aussi dévolue à la "gestion rationnelle".

La raison d'être de ce long passage est d'illustrer le rapport que la SF entretient avec l'utopie. Ce que nous propose la SF par ses froides descriptions de cités enrégimentées se rattache d'ailleurs plutôt au mouvement contre utopique. Il y a derrière ces récits le sentiment de fragilité très intense de l'homme par rapport au mensonge et à la manipulation. Il ~~gît~~ une crainte que le recours à

le fait jour

l'utopie scientifique soit le prête-nom engageant de ce qui ne serait dans les faits qu'un asservissement de l'homme, que la croisade au nom du bonheur ~~ne s'avère n'être qu'un~~ drame, que l'invocation d'une assurance de sécurité par la technique n'entraîne l'homme à céder à la machine sa liberté <sup>fournie</sup> en échange. Ainsi de la nouvelle "La mère" de A. Coppel ou des astronautes envoyés sur la lune refusent de redescendre au jour prévu tant leur paraît douloureux l'arrachement à leur cabine tiède qui pourvoit à tous leurs besoins. Dans ce rapport à l'utopie, on dégage encore cette tendance à attribuer un pouvoir sorcier à la science car rares sont les romans qui expriment la manière dont se sont mises en place ces cités utopiques de cauchemard et la manière dont elles perpétuent leur aliénation dans le temps. On pourrait croire que la machine a pris possession de la ville et poursuit son mouvement d'elle-même. Seule une catégorie de roman touchant à la manipulation des moyens techniques par une classe dominante échappe à cette catégorie. Ce serait un sujet d'étude passionnant et tout-à-fait abordable dans une perspective politique. Las, nous l'avons découvert trop tard et n'aurons pas le temps de l'approfondir.

Tâchons à présent de voir la manière dont le paradigme scientifique se positionne sur le terrain utopique. Ce qui suit est une hypothèse qui vaut ce qu'elle vaut : nous avons l'habitude de désigner intérieurement le projet scientifique d'utopie en action, d'utopie dynamique. La jonction de ces deux termes crée selon nous une expression paradoxale susceptible de rendre compte de la spécificité d'une éventuelle idéologie scientifique. Utopie en ce qu'elle a indéniablement conservé de ses débuts un optimisme indécrottable qui fait que même en cas de dérapage de la science, il n'est qu'un surcroît de science qui puisse réparer les dégâts et la remettre en selle. Elle véhicule un second héritage des temps héroïques qui consiste en une vision du monde complètement élucidable (et ce malgré les

indissociable  
à tout prix

allégations contraires de scientifiques de renom). Le recul modeste des limites de la connaissance ne peut être vécu qu'à un niveau pragmatique, réaliste, car, comme toute utopie ou idéologie, le scientisme revendique une dimension de totalité.

(2) Dynamique: cet adjectif épouse assez mal l'utopie <sup>conscient</sup> <sup>u</sup> ~~puisque~~ <sup>qui,</sup> nous avons vu, ~~qu'elle~~ décrit un état idéal sans jamais affirmer quoi que ce soit relativement aux moyens de l'atteindre. L'utopie est une bulle de gaz inerte sans étapes avant, sans non plus de prolongement. L'utopiste aime les îles, les communautés oeuvrant au fond de forêts impénétrables, les sous-sols inaccessibles ; lieux où l'on doit être ou renoncer à être jamais. Or la science qui, par certaines facettes ressemble aux utopies, propose à ce genre intrinsèquement statique cet élément actif qui lui fait défaut. Le modèle scientifique propose un chemin, une passerelle vers l'utopie, chemin qui n'est autre que son propre emploi par l'homme. Et l'utopie vers laquelle elle paraît conduire est un eden rebâti à coup d'artifices qui portent le nom de société des loisirs, (de société) du savoir, (de société) du plaisir, sans entraves, rêve sans loi. Toujours cette idée récurrente que la science et la technique vont permettre à l'homme de devenir plus homme en accomplissant pour lui certaines tâches, en lui offrant des réponses à tout. A nouveau il apparaît, dans cette conception, une antropomorphisation de la science qui prend les allures non d'un oppresseur mais d'un serviteur. Ici encore, la représentation sociale lui attribue une capacité autonome de mener au paradis, pouvoir bien supérieur à celui d'un instrument technique normal. (Notons un autre exemple d'utopie proposant un chemin vers sa réalisation: le marxisme. Utopie: société sans classe. Chemin ou dynamique: la révolution).

Cette image d'une science qui se meut d'elle même et d'une société qui profite de ce mouvement en se rangeant à ses édits est un peu réapparue ces dernières années avec l'idée ~~de la construction~~ d'une "démocratie informatique". Chaque

sous la forme

à construire

h, h) citoyen, tous les jours après son travail, se verrait invité à "faire de la politique" par le truchement de son écran familial. Ainsi il lui faudrait répondre par oui ou par non à des questions touchant à la vie de la cité ou de l'état, questions allant de la macadamisation d'un chemin communal aux lois de financement des partis ~~aux prochaines~~ <sup>politiques</sup> élections. Le sondage démocratique permanent présiderait alors aux destinées des communautés comme principe infaillible de gestion; l'utopie démocratique s'inspirant de l'utopie technocratique du siècle précédent. Dans un cas comme dans l'autre, nous sommes en face d'une notion de la politique vue comme a-politique).

### Conclusions

objectif  
L'idée de cette partie était de montrer que le courant de pensée de l'idéologie du progrès avait pu donner prise à une image de la science comme un processus autonome, potentiellement détaché des politiques normalement chargées de lui assigner des buts. Dans la production SF de ces dernières années, on trouve ~~beaucoup~~ <sup>fréquemment</sup> cette perception vaguement ésotérique d'une science vue comme une entité maligne capable de dépasser ses concepteurs. Nous n'avons repéré qu'un seul roman où la peur qu'inspire la science est explicitement donnée pour telle, sans recours à des paraboles. Il s'agit d'un récit de D.Compton (1970) intitulé "Le crocodile électrique" dans lequel la science est comparée à un animal insatiable:

lt  
"Le crocodile ne peut pas tourner la tête. Comme la science, il doit toujours aller de l'avant, les mâchoires ouvertes, prêt à tout dévorer".

Mais déjà en 1912, un certain Edward Forster délivre une <sup>crit</sup> crainte du genre dans un roman intitulé "The machine stops". On y trouve la première occurrence d'une humanité <sup>12</sup> qui a remis le soin de sa gestion à autre chose qu'à elle-

même: à savoir une machine qui assure tous les besoins des cités établies sous la surface terrestre.

"La machine nous nourrit, nous habille et nous loge ; par elle, nous nous parlons, nous nous voyons, en elle est notre être... La Machine est toute puissante, éternelle. Bénie soit la Machine."

Jusqu'au jour où la Machine se détraque et fait mourir les hommes, victimes de leur confiance béate en leur création. Fantômes de dépossession, crainte de ces horizons livides où veut nous emmener une techno-science qui a largué les amarres, panique de dépassement par l'objet, tels sont les thèmes récurrents de nombre de romans SF actuels et que nous allons approfondir dans le prochain chapitre.

Il nous faut à présent procéder à une étude plus approfondie de notre objet. Après avoir minutieusement observé la place que prendit la politique de position explicite dans les

C'est que nous touchons là à un second problème, qui concerne l'attitude des auteurs à l'égard de la science. Du temps de Jules Verne, et du fait de l'idéologie dominante, elle était le moteur de l'histoire aussi bien que l'objet d'un culte. Il était naturel de s'interroger sur l'étendue des bienfaits qu'elle nous apporterait ; et jusqu'à l'entre-deux-guerres, il s'est agi en effet de dire tout ce que l'homme, grâce à la science, pourrait réaliser. Mais la réaction antiprogressiste des années vingt s'est traduite, pour la SF, par un déplacement de la question: que sera l'univers où l'homme pourra réaliser toutes ces choses ? J.Gattégno, 1971.

cette partie sur l'élaboration d'une SF pas tout le nouvel institutions (pour conceptualiser) et et inévitablement définition "le pouvoir, ce qui une structure, ce seraient donc. C' stratégiques complexes, dans ces sociétés

la forme de pouvoir qui nous intéresse dans est celle qui s'exerce au sein de la société structurée à des configurations complexes telles que dans le monde scientifique technologique. Celle-ci suppose l'existence de nombreux individus sans que pour autant l'un d'eux soit une figure en soi dominante. Loin de nous l'intention d'y voir un pouvoir organisé dont on pourrait saisir les structures. Nous voyons plutôt dans la science un pouvoir de préoccupation. Les auteurs de SF imaginatifs s'attachent à deux caractéristiques principales ou aux deux aspects de la science de leur temps. Un ordre qui maintient déjà un pouvoir préétabli et un ordre qui réagit dans le fait matériel que des auteurs et des lecteurs se trouvent réunis pour que l'on puisse parler de littérature populaire ainsi qu'un rapport de l'existence suffisante pour faire de ce science la science de leur époque. L'homme, les guerres, les dieux ont toujours été présents à l'esprit mais c'est la possibilité d'un progrès intégral qui est le véritable enjeu de la SF. L'important dans une SF est la possibilité de voir se réaliser ce qui ne parvient jamais et ce qui le fait-il ? - À travers la figure de



#### Chapitre IV : Conceptions déterministes et science-fiction

Il nous faut à présent procéder à une étude plus approfondie de notre objet. Après avoir succinctement observé la place que prenait le politique de manière explicite dans les romans de SF, nous nous pencherons dans cette partie sur des aspects décelables seulement dans une élaboration secondaire. Notre centre d'intérêt ne concerne pas tant le pouvoir dont disposent des hommes ou des institutions (pouvoir que Dahl par exemple s'est efforcé de conceptualiser) mais plutôt le pouvoir beaucoup plus fluide et insaisissable dont M.Foucault (1976) donne ici une définition :

"Le pouvoir, ce n'est pas une institution et ce n'est pas une structure, ce n'est pas une puissance dont certains seraient dotés. C'est le nom qu'on prête à une situation stratégique complexe, dans une société donnée".

La forme de pouvoir qui nous intéressera donc est celle que s'octroie ou que la société attribue à des configurations complexes ~~telles que dans ce cas~~ <sup>donnée</sup> la nébuleuse scientifico-technologique. Celle-ci accapare l'attention de nombreux essayistes sans que pour autant l'on en retire une image un peu saillante. Loin de nous l'intention d'y voir un pouvoir organisé dont on pourrait saisir les structures. **Nous voyons plutôt dans la science un pouvoir de préoccupation.** Les auteurs de SF lorsqu'ils s'attachent à nous confronter aux merveilles ou aux cauchemars de la science le font dans un cadre qui manifeste déjà un pouvoir préalable de celle-ci. Il réside dans le fait matériel que des auteurs et des lecteurs en nombre suffisant pour que l'on puisse parler de littérature populaire aient eu un rapport de fascination suffisante pour faire de la science le moteur de leur création. L'amour, les guerres, les dieux ont toujours été prétextes à récits mais c'est la première fois qu'un ingrédient artificiel joue un rôle aussi important dans une création littéraire même si nous répétons qu'il ne parvient jamais -et comment le ferait-il ? - à évincer la figure de

l'homme. Il y a de l'étrange dans le fait que la science, instrument serviteur de l'homme au même titre que l'esclave ou l'animal ou le treuil ou l'essieu, soit devenue sujet d'art. Ainsi que nous allons le montrer, ce rapport de fascination a connu un renversement dans l'histoire du genre sans pourtant que son intensité en soit altérée. Cette évolution du rapport à l'objet rattache ce travail à une micro investigation dans le domaine de recherche des représentations sociales. Pour l'avoir un peu fréquenté, nous pensons que les sciences politiques devront de plus en plus intégrer leur problématique à leur champ d'investigation. Cela se fera peut être par le biais de l'idéologie dont l'étude a déjà été bien entamée par des politologues. Un psychosociologue, qui s'est penché sur les représentations sociales à l'oeuvre dans les mouvements de protestation improvisés lance une piste sur la possible collaboration de la science politique et de l'étude des représentations sociales:

" L'analyse des représentations sociales paraît ainsi susceptible d'ouvrir accès au champ idéologique d'une population (...). Nul doute cependant que le recours à la notion d'idéologie ne suffise en psychologie sociale à rendre compte du (des) processus générateur(s) des représentations sociales. On ne peut en effet expliquer un ordre de phénomène (psychosocial) par un autre (sociologique)." (JP.Di Giacomo, 1986)

Il est interdit de procéder à l'inverse et d'expliquer l'idéologie par l'unique recours à la proto-théorie de la représentation sociale. Il reste toutefois intéressant de cheminer dans les zones frontalières des deux théories. Le présent chapitre se cantonnera à arpenter cette zone tampon que constitue la SF puisqu'on y trouve une représentation sociale fluctuante de la science dont une des particularités est de s'attribuer un certain pouvoir d'autonomie par rapport à ses initiateurs. A l'origine,

nous avons aussi l'intention d'ébaucher les précautions à prendre avant de parler d'une idéologie du progrès. Nous ~~n'en aurons pas pris le temps~~ <sup>Faut le</sup> et nous nous contenterons ici de mettre en relief la tendance de la SF à véhiculer des représentations sociales du phénomène scientifique empreintes d'un manichéisme archaïque qui en obscurcit la saisie. Le fait de prêter à des machines ou à des robots des sentiments ou des caractères antropomorphiques relève de ce qu'on pourrait appeler une "magification" de l'objet. Notre hypothèse est que ce processus ne vise finalement qu'à rendre humain et acceptable par notre armature mentale des créations technologiques qui sans cela se refuseraient au sens. C'est sans doute par le fait de lui prêter des révoltes semblables aux nôtres qu'on peut en venir à s'intéresser à l'assemblage de matériaux inertes qui constitue un ordinateur. La SF pourrait n'être qu'une <sup>et d'abord</sup> tentative de dessiner un visage à ce qui n'en a pas. Ce n'est toutefois pas à ce procédé de magification que nous consacrerons cette partie mais davantage aux configurations polarisées auxquelles il donne naissance. Nous les approcherons en SF d'abord puis nous migrerons en sociologie pour montrer que cette discipline recourt elle aussi, bien que de manière beaucoup plus subtile, à des représentations sociales de la science fortement bicéphales ou extrémistes. Reprenons pour commencer notre dichotomie avant-après Hiroshima.

### Avant la bombe

On assiste à l'élaboration d'une SF entièrement tournée vers l'objet. Les récits de cette période ont été critiqués pour le manque d'épaisseur de leurs personnages, pour l'instrumentalisation outrancière des héros, pour la mise en veilleuse de ces derniers au profit de l'appareillage scientifique mis à l'avant plan. M. Thaon (1985) qui a étudié de très près les revues anciennes ressortissant à

cette catégorie résume en ces termes cette focalisation exclusive:

"La SF élabore ses structures à partir d'un fantasme grandiose sur la Science. Elle se fait au départ serviteur de l'objet technique idéalisé."

Etonnante projection de l'homme dans l'objet qui est censé assurer sa domination sur tous les objets... Il faut dire que cette dévotion originelle au progrès se préparait puisque Gernsback a confié ses premiers récits à l'environnement nourricier des publications purement scientifiques telles que *Moderns electricians*, *Electrical experimenter* et *Science and invention*. Lorsque survient le sevrage de la SF par la création du journal *Amazing*, la filiation n'en reste pas moins très prègnante, comme en témoigne à nouveau l'étude de M. Thaon dont nous reprenons ici trois faits saillants.

-Gernsback nomme le gendre de Thomas Edison au poste de contrôleur de la scientificité des récits.

-Les annonces se restreignent à des offres de travail réclamant des compétences scientifiques.

-Le courrier des lecteurs est le lieu de controverses animées autour de la véracité des hypothèses qui sous-tendent les récits publiés.

Ce dynamisme du lectorat s'est maintenu jusqu'à aujourd'hui si l'on en croit l'ouvrage récent de G. Cordesse (1984) qui nous présente les Fanzines américains, groupes qui se constituent autour de leurs passions et qui s'affirment en publiant une revue à usage interne reprenant des critiques et des impressions concernant les romans récemment publiés.

" La culture de masse trouve dans ce système un admirable contre-poison. Si cette culture tend à imposer à un consommateur passif et conditionné un produit standardisé, la SF, pourtant littérature populaire, bouleverse ce schéma de gavage automatique. (...) Il est étonnant que des intellectuels qui sont le plus souvent très critiques

envers la société de consommation soient insensibles au caractère authentiquement participatif du "fandom". La culture populaire a inventé là un noyau de résistance à l'uniformisation commerciale, et cette activité, loin d'être superficielle et rétrograde, peut à bien des égards être prise pour modèle. Dans l'ensemble de la culture populaire artistique, seuls paraissent comparables la musique et la bande dessinée où l'on retrouve une pratique d'amateur passionnée. En effet, le moteur de cette résistance aux modèles de consommation culturelle passive est bien la passion. Certes, celle qui anime la SF et a suscité le fandom n'était pas du tout, au moins à l'origine, la passion de la littérature ou de l'écriture. On peut même douter qu'il s'agisse d'une passion exclusive pour la science, bien que la mystique scientifique y occupe le devant de la scène. Dans les récits de souvenirs des participants actifs à la culture de SF revient avec insistance un phénomène de révélation quasi religieuse ou de conversion. Le genre a forgé un terme pudique pour définir cette illumination : c'est l'acquisition du sens de l'émerveillement, le "sense of wonder". C'est cette étincelle initiale qui explique la ferveur du genre".

Cette particularité (que l'on a pu détecter récemment dans les guildes qui se forment autour des livres et des jeux de rôles) a fait considérer la SF comme la seule littérature sociologiquement active. Cette vocation de sérieux très manifeste à ses débuts relève d'une volonté de différenciation par rapport à la littérature en vigueur à l'époque autant que d'une réaction de défense de la part de ses adeptes. Ceux-ci toujours choqués par leur réclusion dans la paralittérature en remettent et accentuent leur différence. (Nous avons été frappés à cet égard par les propos de Mr. Gretson au sujet de ses invités aux colloques de littérature populaire qu'il organise tous les ans. Nous les donnons ici d'une manière anecdotique. Lorsqu'il parle de ces personnes, il les présente comme un peu spéciales,

farouches même, tenant en haute estime le genre littéraire auquel ils s'adonnent et ayant à son égard une telle attitude de révérence que celle-ci occasionne parfois quelques difficultés dans les rapports humains, difficultés que le directeur de la bibliothèque des para/littératures surmonte par ailleurs très bien comme en témoignent les orateurs et le public chaque année plus nombreux). Dans cette accentuation du caractère "épistémologiquement fiable" de la SF, il est permis de lire une recherche de la légalité, une référence incantatoire au plus puissant et plus reconnu que soi, le sceau de l'objectif, de la science. M.Thacon associe une autre fonction à ce vernis scientifique: dissimuler ou tenir en laisse le caractère pulsionnel qui traverse la SF en dépit de ses revendications à être la littérature de notre temps, parce qu'en résonance avec une civilisation technologique. Il existerait une formalisation du fantasme par le recours à la légitimité scientifique.

{Dans} "l'histoire des magazines, l'idéalisation de la science se dilue peu à peu, pendant que le contenu des couvertures se diversifie. Nous croyons alors que la thématique érotico-bestiale vient révéler l'importance des fantasmes sur la scène primitive, des questions sur les origines qui provoquent **de violents mouvements affectifs que la référence à la science cherche à contrôler(...)**. {nous soulignons} L'impérialisme scientiste était tel alors que les auteurs se croyaient obligés " d'entrelarder" leurs récits d'explications scientifiques". (M.Thacon,1985)

Cette brutalité d'un affect, calmée en recourant à la camisole de force d'une référence bien établie et jouissant de légitimité nous a fait penser aux processus de mise en forme du sens récemment découverts en sémiologie. Ils mettent en évidence le travail d'influence mutuelle de l'analogique et du digital. Il nous semble que les fantasmes de toute puissance dont parle Thacon ressortissent

*quel jargon!*

*ce qui fait  
ne de volage  
pas ça*

de l'analogique et que la volonté de référence rigoureuse a la science procède du même travail de freinage qu'opère le digital.

"Métaphore et métonymie apparaissent alors comme le produit d'une interaction constante entre deux logiques: celle, digitale et identitaire- du code, et celle des images. La logique digitale produit, comme on l'a vu, des différences et des correspondances terme à terme (signifiant/signifié), tandis que l'expérience perceptive et imaginaire produit des glissements hors des correspondances établies. Il y a là un jeu complexe entre deux processus à la fois antagonistes et complémentaires, car au sein de la langue, l'un ne va pas sans l'autre. Les images, apparemment glissent les unes dans les autres ou se contaminent les unes les autres. C'est la pression digitale qui fige les trajets associatifs et donne leur identité aux images, en en faisant des "signifiés. C'est elle qui rattrape et recadre les signifiés glissant dans les figures. La substitution d'un signifiant à un autre -effet des associations imagées- est à la fois une concession de la logique digitale et une nouvelle imposition d'identité. Dire "cet homme est un ours" ou "cet ours" dans un contexte où tout le monde comprendra la substitution homme/ours, c'est faire part à la similitude ressentie qui brouille les êtres, mais c'est en même temps dénouer cette confusion en instituant, entre ces deux êtres maintenus séparés, une ressemblance".

(JP Meunier, 1992)

Dans cette catégorie de récits, le lecteur se projette et s'oublie pour laisser exister les grands appareils mécaniques qui s'avèrent en être les vrais héros. Auteurs et lecteurs se font mécaniques, métalliques. Il y a développement d'une fascination hypnotique de l'invention, d'autant plus que dans ces récits il ne se passe généralement rien. Les canevas littéraires en sont archi

éculés et décrivent des amours contrariées si typiques aux romans populaires, à cette différence près que l'amoureux à la recherche de son élue est une fois "savant de formation", une autre "bricoleur de génie". Certaines nouvelles sont pires encore en réduisant l'intrigue à une demi-peau de chagrin. Ainsi de la nouvelle de Gernsback (1926) qui, à lire la littérature critique de SF, semble au genre ce que la Cantilène de Sainte-Eulalie est à la littérature française. Cette nouvelle intitulée "Ralph 124 C 41" se présente pratiquement intégralement sous la forme d'une énumération d'inventions à venir. Cependant, la distinction est bien tranchée avec la vulgarisation scientifique. Il y a déjà trace ici d'un fantasme futuriste qui s'alimente de la conviction que le monde réellement à la mesure de l'homme est situé au devant et se découvrira à tous à mesure que progressent nos connaissances scientifiques. C'est cette "fantasmagorie de la science" et son couplage avec l'idée de progrès et l'aspiration légitime à l'amélioration du sort de l'humanité qui selon nous constitue le véritable noeud SF. C'est autour d'un fantasme de la toute puissance de l'objet que ce genre prend corps. Cette particularité se maintiendra par la suite, même si les romans se feront de plus en plus mise en garde concernant cette toute puissance qui alimentera non plus alors une rêverie mais un ~~désir~~ d'angoisse. Mais, *si l'objet n'est pas* d'après nous le noyau se maintiendra. Cette notion de nexus primordial autour duquel peuvent s'opérer organisations et réorganisations fantasmagoriques de la périphérie constitue un des premiers jalons mis à jour par l'étude des représentations sociales.

"Cette théorie s'articule autour d'une hypothèse générale : toute représentation sociale est organisée autour d'un noyau central. Ce noyau central est l'élément fondamental de la représentation. Le noyau central -ou noyau structurant- d'une représentation assure deux fonctions essentielles:



-- une fonction génératrice : il est l'élément par lequel se crée, ou se transforme, la signification des autres éléments constitutifs de la représentation. Il est ce par quoi ces éléments prennent un sens, une valence ;  
 -- une fonction organisatrice : c'est le noyau central qui détermine la nature des liens qui unissent entre eux les éléments de la représentation". (JC Albric, 1990)

M. Thaon, auteur d'inspiration de tendance psychanalytique apporte un complément intéressant <sup>à son travail</sup> même si là où l'étude des représentations sociales parle de noyau, ~~lui, parle~~ de fantasmes originaires. ]

"Les fantasmes originaires d'un genre déterminent dans une large mesure de quelle manière l'environnement va influencer sur la production littéraire. (...) . Plus profondément, c'est le résultat du travail de l'origine qui continue au sein d'un genre et cherche toujours des confirmations de ses présupposés : née d'un fantasme de la science, la science fiction va donc être sensible à tout événement scientifique qui s'impose à la vie quotidienne. Le genre se révèle dans notre hypothèse comme un filtre sélectif qui ne retient du dehors que ce qui concerne son noyau fantasmatique organisateur (...)" .

Sous caution de la véracité de ce mécanisme, on comprend mieux et on justifie plus facilement dans quelle mesure l'explosion d'Hiroshima peut être vue comme un motif de réorganisation de ce rêve de science déjà plusieurs fois signalé. Par cet événement, la réalité dépasse brusquement la fiction. C'est à ce titre que M. Thaon parle d'intrusion du fantasme dans la réalité.

Au sujet de la majorité des récits qui précèdent ce cataclysme techniquement provoqué, M. Thaon écrit:

"Si la réalité psychique de l'auteur est en exil dans les objets idéalisés de la technologie, le processus ne se

perpétue et ne procure de plaisir que dans la mesure où l'objectivation de la science reste accolée à la prudence de la fiction. Les armes extraordinaires trouvent leur attrait d'être encore fictives et de ne faire mourir que des extra-terrestres faits de signes".

Mais que se passe-t-il lorsque des vies réelles sont anéanties par un engin qui ressemble bel et bien à une arme de SF ? Comment vont réagir les auteurs de ces magazines qui ont accueilli depuis quelques années des récits se fondant sur la possibilité de pareils engins de destruction et qui se voient dépossédés de leur création par la réalité elle-même ?

#### Après la bombe

Passé l'instant de jubilation tiré de la confirmation du caractère prophétique de leurs proeses, les auteurs éditeurs et lecteurs vont se réorganiser. Paradoxalement, le fantasme de toute puissance est sorti grandi de ce terrible épisode. Son potentiel n'est plus d'amélioration mais de destruction. **C'est ce qui nous fait dire, contrairement à certains analystes du genre que la distance entre les romans des deux périodes est moins grande qu'on ne pourrait le croire car le noyau central qui est constitué par une fascination pour le pouvoir de la science n'a pas bougé. Simplement, il s'est enrichi d'une dimension nouvelle et inattendue : c'est l'omnipotence négative de la science qu'expriment désormais les récits.** La fascination a passé la rampe même si elle s'exprime maintenant à rebrousse-poil. Il conviendrait donc de placer ce bouleversement dans l'apparence de la SF au niveau de ce que la théorie des représentations sociales nomme les éléments périphériques.

" Le noyau central est un sous-ensemble de la représentation, composé d'un ou de quelques éléments, dont l'absence déstructurerait ou donnerait une signification radicalement différente à la représentation dans son

ensemble. Il est par ailleurs l'élément le plus stable de la représentation, celui qui résiste le plus au changement. Une représentation est donc susceptible d'évoluer et de se transformer superficiellement par un changement du sens ou de la nature de ses éléments périphériques. Mais elle ne se transforme radicalement --elle change de signification-- que lorsque le noyau central lui-même est remis en cause. (...) C'est la mise en cause d'un élément du noyau central qui est nécessaire à la transformation de la représentation". (JC.Albric, 1990)

Selon nous, le noyau central ne sera pas affecté, fracturé par l'explosion d'Hiroshima. La transformation de la SF à laquelle elle donnera lieu touchera seulement les éléments périphériques qu'elle concourra à réorganiser autour d'un fantasme de toute puissance resté intact comme en témoigne le roman intitulé "Cette hideuse puissance" . C.S.Lewis (1945) associe la science à une créature du Malin pareille aux chouettes clouées sur les portes en leur temps. La puissance est devenue hideuse mais reste une puissance. Barjavel et Bradbury se font les chantres d'un retour à l'humanité agraire pour détourner l'humanité d'un mentor aux allures désormais repoussantes. C'est dans cette foulée que s'opère le retour à l'homme de Campbell que nous avons évoqué au premier chapitre. JG.Ballard vitupère contre le gigantisme et crée ses paysages intérieurs qui marquent le retour de l'homme dans les romans d'allure technique. Cette revalorisation de l'intériorité constitue l'une des façons qu'envisage le genre pour se refaire une santé. L'étude des représentations sociales (nous intégrons ces conclusions de nature psychologique car il nous semble que tôt ou tard la science politique devra s'y intéresser particulièrement dans la perspective des dissonances cognitives). Comme exemples dont l'étude pourrait tirer profit de cet outil, on pourrait citer ne fut-ce que l'étude des comportements après défaite électorale, restructuration des mouvements "Pro-vita" et "Jeune pour la vie" après la loi de

chana  
Lia

législation de l'avortement, travestissement des théories communistes à l'est par les partis qui s'en réclament encore...) nous livre le paragraphe ci-dessous. Il a été rédigé dans un effort pour rendre compte non seulement de la structure des représentations sociales mais également de leur dynamique. D'après lui, il existe deux cas extrêmes de désaccord entre pratique et représentation. Nous associerons les transformations du paysage SF au premier:

"Les pratiques sont en contradiction explicite avec la représentation; on voit alors apparaître ce que nous appelons des schèmes étranges, et la transformation éventuelle de la représentation est brutale, en rupture avec le passé"

A partir de là, observons le lifting que s'administre la SF. Elle a mis en oeuvre principalement trois stratégies.

#### Le rappel du normal

Comme stratégie de remise sur rail on trouve le ravalement de façade qui consiste à prendre les mêmes et à recommencer. C'est ce que la théorie des représentations sociales nomme la stratégie de "rappel du normal". Des auteurs s'inscrivent résolument dans la fidélité aux origines et se remettent aux romans de hard-science. Astounding renforce les références scientifiques et la revue concurrente Unknow supprime sa page humoristique comme s'il fallait réaffirmer l'identité des journaux envers et contre tout. Pour M.Thanon, ces récits procèdent d'une laborieuse tentative de raccomodage et il les place dans les plus médiocres de toute l'histoire de la SF. Normal: la SF est malgré son maquillage sophistiqué un type de merveilleux (le merveilleux scientifique est d'ailleurs une expression qui a été utilisée par des théoriciens du genre pour désigner la SF) en harmonie avec la société au sein de laquelle elle croît et qu'elle a pour fonction de hanter. Avec Hiroshima, le merveilleux a été entaché et le

genre se cherche de nouveaux ressorts qu'il va trouver et dans le catastrophisme et dans la contre-utopie.

### Le catastrophisme

Dans une nouvelle de 1955 intitulée "L'émissaire", il est question d'un enfant malade qui désire revoir sa maîtresse d'école décédée il y a peu. Lorsqu'il ouvre sa porte, c'est un cadavre qui le salue. Thaon voit dans ce texte peu ragoûtant l'illustration d'une autre forme de réorganisation du genre. Selon lui:

" La proximité du désir produit dans la conscience des effets de terreur".

Les récits d'apocalypse, de destruction totale du genre humain naissent à cette période et opèrent la "désidérialisation de l'objet". Un magazine spécial, The magazine of fantasy and SF n'accueille que des récits de cet acabit. Tous ces récits semblent tenir le même discours: "vous l'avez échappé belle avec Hiroshima mais la prochaine fois risque d'être la bonne et regardez à quoi cela pourrait ressembler". Se manifeste dans cette tendance comme dans la suivante l'idée d'une destinée commune pour la planète.

### La dérision

La troisième voie enfin est celle de l'humour et de la satire. Elle s'épanouira avec bonheur et excès dans la revue Galaxy. Des nouvelles telles que "Planètes à gogo" de F.Pohl (1952) ou "Les monstres" (R.Sheckley, 1953) exploitent ce nouveau filon avec succès. Le recours à la dérision s'affirmera de plus en plus comme un nouvel atout du genre.

Avant de conclure ce chapitre, nous voudrions faire mention d'une tendance qui s'amorce après la guerre et qui ne quittera plus la SF. Il s'agit d'un courant qui s'inscrit

en porte-à-faux avec toute idée d'antropocentrisme. Alors qu'à l'époque des fusées et des engins lunaires et spatiaux, la conquête des autres peuples résidant dans l'univers paraissait une bagatelle et même un devoir de civilisation. Après 45, des auteurs se font un plaisir de rire à la barbe de l'Homme. Ces auteurs qui visent à relativiser la position de leur race dans l'univers et donc à promouvoir la complexité et la différence poursuivront leur lancée dans une optique de construction positive des rapports interculturels. A côté de cela et comme on trouve toujours de tout en SF, on lit aussi des récits de conflits interplanétaires épouvantables. Enfin, un petit courant libertaire prend son essor ~~en nous décrivant~~ <sup>et</sup> des races extraterrestres ayant aboli tout tabou sexuel et se livrant à l'orgasme collectif comme chez M. Jeury mais ici encore ces races jouent les utilités et servent seulement de reflet à la race humaine. Ces auteurs représentent la sexualité sans entrave comme un facteur libérateur par rapport à une société décrite comme tellement technologisée qu'elle en est devenue totalitaire et mortifère. Bien sûr des mises en relation seraient possibles avec des utopies socialistes du 19<sup>ème</sup> qui faisaient rentrer les corps dans la catégorie des biens à partager collectivement mais nous ne nous y attarderons pas.

### Conclusions

De l'optimisme à tout crin à son contraire, nous avons établi ce mouvement de balancier qui caractérise la représentation sociale du projet scientifique. Finalement, la SF en est restée à exploiter ces deux pôles d'une dialectique dont la synthèse n'a émergé dans aucun récit. Difficultés donc à saisir la spécificité d'un phénomène scientifique à la fois précis et diffus en des visualisations qui ne soient pas caricaturales et archaïques mais respectueuses de la complexité de l'objet.

Mais il demeure un point qui reste inexplicable: pourquoi le public s'intéresse-t-il à ce spectacle qui prend la science pour décor? Si la vulgarisation peut s'offrir en spectacle sous la forme de vulgarisation scientifique, il faut, certes, que, d'une façon ou d'une autre, elle revête la science d'un habit spectaculaire, mais pourrait-elle effectuer ce revêtement funambulesque si, d'une façon ou d'une autre, le public ne s'attendait pas à voir la science ainsi vêtue? Mais pourquoi s'y attend-il ?

La réponse me semble s'imposer et nous y reviendrons longuement; elle oblige à considérer la science sous un point de vue autre que celui de la connaissance : comme une énergie qui bouleverse notre société, notre culture, notre environnement le plus quotidien. Comme une force infiniment proche de nous, de tous et qui suscite chez tous une attitude complexe d'espérance et d'anxiété : fascinosum-tremendum diraient les sociologues des religions. (...) On peut alors se demander si l'intérêt que ce public porte à la science n'est pas de nature quasi religieuse ; si la vulgarisation scientifique, dans ces conditions et quoi qu'en pense le vulgarisateur lui-même, n'est pas nécessairement interprétée comme une activité médiatrice, au sens quasi-sacerdotal du terme ; si la fable ne se transforme pas nécessairement en mythe et si, dans notre culture, le spectacle du funambule ne constitue pas inéluctablement la célébration de ce mythe.

P.Roqueplo, 1974.

## Chapitre V : Sociologie et conceptions déterministes

Nous avons pu observer les représentations archétypales auxquelles donnent lieu les tentatives des auteurs de SF pour saisir les caractéristiques de la méthode et de la société scientifique.

En 80 ans nous pouvons assister à un renversement de la représentation sociale de la science : de machine à bonheur elle passe abruptement à dispensatrice de tous les malheurs. Il y a là un phénomène culturel particulier qui attribue au progrès scientifique et à ses créations une essence individuelle. L'objet passe alors du statut d'instrument, d'outil, à celui d'entité animée par un désir d'autonomie dont on ne discerne pas bien les limites. Ce manque de connaissance du pouvoir des machines devient moteur d'histoires abracadabrantes mais qui dénotent une inquiétude.

Alors que nous croyions ne trouver ce manichéisme que dans des créations littéraires sans autre but que de divertir, notre surprise fut grande lorsque nous avons trouvé des analyses, semblables par certains côtés, et pratiquées cette fois sur un corpus de littérature... sociologique. Dans ce chapitre nous allons tâcher de mettre en évidence ces caractéristiques primitives dont la sociologie pimente malgré elle ses analyses du phénomène scientifique. Les idées maîtresses sont de Colin Knapp (1980). Nous avons tâché de notre côté de les enrichir par nos lectures et de voir si ses propositions pouvaient valoir pour le livre de Bell : "Vers la société post-industrielle" et pour celui de Habermas : "La science et la technique comme idéologie". Nous tâcherons aussi d'articuler ce niveau critique à la lecture critique que nous avons entamée autour de la SF.

Pour Colin Knapp, c'est la sophistication même de la civilisation technologique qui engendre des visions d'elle-même très caricaturales. Leur caractéristique est de couper la technologie de ses racines humaines et de lui conférer par là un statut différent de celui du simple objet usuel. Nous ajouterons que, vu la constellation de réalités qui



ont des rapports plus ou moins étroits avec le modèle culturel de la science, on assiste à "l'entitification" de celle-ci. Tout comme dans les peuples primitifs, on pouvait invoquer l'esprit de la forêt, dans la SF il y a un appel à l'esprit de la science, bienfaisant au début, terrible par la suite. Cela remet en question l'évidence acceptée généralement mais non assumée en pratique que la technique est "l'esclave" de l'homme.

La principale différence entre la vision fabulatoire développée par la SF et celle qui imprègne certains travaux de la sociologie réside dans l'idée que pour ces derniers, elle est un instrument neutre. Il y a tentation de dénier à l'instrument tout statut idéologique. Dans la SF, de façon très directe on présente la science comme une entité aux effets mystérieux, on la présente comme trésor à mystère, relevant d'une forme particulière de mythologie. C'est d'ailleurs comme nous l'avons montré, ce surcroît de sens accordé à l'objet qui permet d'en faire un ressort de l'histoire. Rien de cela en sociologie où la technologie est réifiée, présentée comme une création objective même si ces deux termes sont paradoxaux lorsqu'employés ensemble.

**La réification signifie la rupture de l'objet avec celui qui le met en place. La tendance naturelle est alors de lui assigner cette autonomie personnelle, dont nous avons parlé et de lui conférer un pouvoir de contrôle sur l'homme, qu'elle exercera dans un sens qui lui est favorable ou défavorable.** A partir de cette vision escamotée et décontextualisée de l'outil, les critiques vont en ping pong : à ceux qui clament que la science est facteur de libération il sera rétorqué qu'au contraire elle asservit et vice et versa. Dès ici on voit se profiler les deux grandes courants d'analyse du mouvement scientifique qui ressemblent à s'y méprendre aux deux grandes époques de la SF. Chacune développant une ... représentation sociale de la science que l'on pourrait retrouver en sociologie de façon beaucoup plus imperceptible.

*discrète*

Si la littérature a quelques chose à dire à la science politique et aux sciences sociales en général, c'est sans doute dans sa vocation de caricature de visualisation sociale qu'elle trouvera les mots. Mais pour savoir ce qu'il faut y chercher il faudra au préalable passer au crible les ouvrages qui prétendent s'efforcer de décrypter l'époque. Nous serions donc plus favorable à travailler dans le sens contraire à celui qui se fait généralement, <sup>est d'</sup> ~~à~~ <sup>et que</sup> savoir, aller de l'oeuvre indice à la description théorique de la société où elle éclôt. Il nous semble plus intéressant de partir du décortilage des tentatives théoriques explicites d'explication de la société et d'aller vers les oeuvres.

Dans un premier temps nous allons procéder à une analyse succincte des axiomes sur lesquels se fondent les théories sociologiques portant sur la société technologique. Nous verrons successivement ces à priori conceptuels dans un courant optimiste puis dans un courant pessimiste opposé. De cette confrontation, on pourra tirer des similitudes étranges qui nous renverront aux visions archaïques de la science que nous avons décelés en SF.

### Ecole optimiste

La première école a pour particularité un certain optimisme quant au développement technologique. Galbraith et Clark Kerr développent leurs travaux sur la société technologique à partir respectivement d'un impératif technologique pour le premier, d'une logique de l'industrialisation pour l'autre. Impératif et logique que ces auteurs n'explicitent jamais comme si, ici aussi, nous nous trouvions en présence d'un esprit de la science soufflant là où il veut mais toujours de manière impérieuse. Dans ces deux concepts, gît l'idée d'un déterminisme. Nous emploierons ce terme dans le sens que nous en donne le dictionnaire Littré :

"Système qui admet l'influence irrésistible des motifs".

Pour les auteurs (les deux écoles confondues) que nous fréquenterons dans ce chapitre, il existe une influence irrésistible de la science sur la société. Si nous acceptons un processus d'influence, nous nous montrerons extrêmement réservé sur ce qualificatif "irrésistible". Il nous paraît évacuer la dimension politique qui est seule à pouvoir façonner la science à notre image. Lorsqu'on en vient à attribuer à la science une force immanente on se retrouve dans un modèle explicatif très primaire conçu uniquement en termes d'action-réaction, l'action étant dévolue à la technologie, la réaction aux structures sociales.

Etrange destin pour une discipline <sup>partisane</sup> d'emblée d'une vision complexe des phénomènes / de retrouver <sup>la que</sup> en son sein des perceptions faisant fi du principe d'interaction ~~qui paraît~~ unanimement reconnu comme plus respectueux de la dimension de mystère et de liberté indissociable d'une étude portant sur l'homme.

Difficile de faire autrement puisque la construction théorique semble requérir la mise en avant de l'un ou l'autre élément pour ses vertus explicatives plus grandes. Malgré des limites inhérentes à toute formalisation, une affirmation telle qu'on la trouve chez Bell paraît <sup>une fois</sup> repérées ces limites / une simplification outrancière.

"L'organisation de l'appareil technologique existant ou l'introduction d'une technologie nouvelle doit être vue comme le déterminant fondamental ou la cause de toute autre activité ou changement dans l'activité".

Cette argumentation illustre bien le déterminisme (monovalence grossière des causes et des effets) auquel Colin Knapp fait allusion. On pourrait aussi citer ce passage de Clark Kerr que Knapp développe longuement :

"Les arguments défavorables à une logique d'industrialisation sont généralement considérés comme futiles puisque le monde s'est aujourd'hui tout entier

tourné vers la société industrielle, mouvement qui a pour caractéristique d'être sans retour".

On retrouve encore ailleurs cette tendance au déterminisme technologique puisque les théories de la modernisation sont issues en droite ligne de cette vision réductrice des phénomènes qui développent de façon quasi ésotérique l'idée qu'il existe une logique interne à (Théorie du take off) l'industrialisation et que celle-ci mène de sa propre initiative (!) les sociétés du tiers-monde vers la richesse et la prospérité. On connaît les conséquences de cette manière primaire d'envisager les choses ~~et~~ qui néglige les particularités propres à chaque pays et à chaque population. On trouve ainsi, dans chaque pays gagné à cette façon d'envisager le développement, de véritables enclaves technologiques, plus ou moins performantes mais qui ne jouissent d'aucune intégration dans la vie du pays. Aujourd'hui pour contrer ces écoles de pensée dont on commence à mesurer les grandes déficiences, on redécouvre la notion de territoire avec lequel les implantations technologiques de moindre envergure tâcheront d'entrer en synergie.

Chez Bell, on retrouve très fort cette façon unilinéaire d'envisager l'histoire. Pour lui, la société post-industrielle succédera nécessairement à la société industrielle qui a d'ailleurs émergé de la société pré-industrielle. La grande idée est la société du savoir comme en témoigne cet extrait :

"Dans la société post-industrielle le problème principal est l'organisation de la science. L'institution qui en est prioritairement responsable est l'université ou les instituts de recherche où le travail scientifique est accompli".

Bell fait du changement technologique l'initiateur de cette société du savoir.

"Dans le fossé radical qui s'est creusé entre le présent et le passé, la technologie a été l'une des forces déterminantes dans l'éclatement du temps social, car, en élargissant notre contrôle sur la nature, la technologie a transformé les relations sociales et nos façons de voir le monde".

*Alors*

**Bell comme Klark Kerr ou Galbraith voient le développement de la technologie comme inévitable.** En conséquence de ~~cette~~ *Alors* prédominance accordée à ce facteur d'explication qui en fait se réduit à un déterminisme scientifique, ils tirent une théorie du pouvoir qu'ils remettent entre les mains des experts, des ingénieurs, ~~qui~~ *Alors* paraissent à leurs yeux les plus aptes à maîtriser le nouvel environnement artificiel. Du savoir scientifique et théorique, ils font le fondement d'une nouvelle donne hiérarchique. Tout cela fait appel à des reliquats de castes et nous fait penser à ces prêtres de l'uranium qu'un Isaac Asimov présente dans sa quadrilogie "Fondation". Ces prêtres sont en fait des techniciens qui tirent leur prestige de leur compétence technique à réparer les centrales nucléaires, seules sources d'énergie encore en vigueur dans un monde dégénéré. Ces théoriciens de la société technologique prennent la technologie comme tremplin vers des théories sociologiques sans jamais s'adresser au phénomène lui-même qu'ils traitent comme un fait neutre. Dans ce sens, on retiendra une remarque de Knapp ~~qui exprime~~ *Alors* que jamais ces auteurs ne s'attaquent à une définition de ~~ce~~ *Alors* terme de technologie.

### L'école pessimiste ?

*H.D.* A l'opposé du continuum, nous trouvons une école sociologique qui, lorsqu'on l'examine, accuse une tendance à la diabolisation de la science. On peut aisément la mettre en rapport avec le courant pessimiste que développe la SF d'après guerre et qui nourrit encore nombre de productions actuelles. Pour les auteurs de cette école, la

science constitue un outil de déshumanisation et une justification idéologique de domination. H. Marcuse appartient à cette école. Il construit sa théorie autour du concept de "nécessité technique" qui, selon lui, évacue les considérations relatives aux valeurs et aux objectifs. C'est "L'homme unidimensionnel", c'est la prédominance de ce qu'il nomme le savoir scientifique "value free". Pour J. Habermas, autre représentant de cette école de pensée, ce sont l'action et la communication qui perdent leur sens dans un monde entièrement asservi, cette fois, à la "rationalité technique". A nouveau, dans ces travaux, on voit poindre une vision déterministe du phénomène scientifique, même si ce déterminisme est exploité dans des systèmes qui se veulent une critique des modèles euphorisants de Bell ou de Clark Kerr. **Leurs essais reposent sur le postulat indémontrable de l'existence d'un point de non retour qui se manifesterait dans le phénomène technique à la suite d'un certain nombre d'étapes.** Durant ces dernières, la technique subsisterait à l'état d'instrument maîtrisable. Parvenue à un stade avancé de développement, celle-ci en viendrait à se détacher de ses racines dans un mouvement lancé et entretenu par sa dynamique propre. Celle-ci, désormais autonome et irréfragable, en viendrait à transformer les systèmes économiques et sociaux en ses appendices à usage personnel. Ces idées ne manquent pas de faire songer à ce moment où la bureaucratie quitte son statut d'instrument fonctionnel et commence à s'auto-entretenir. Elles ressemblent également à quelques théories sur la surpopulation très en vogue actuellement. Là encore, il est question d'un point de non retour qu'on présente plus volontiers par le recours à des discours alarmistes que par des argumentations étayées.

### Conclusions

Selon nous, toutes les théories présentées dans ce petit chapitre nous paraissent grevées de la même déficience: elles recourent toutes à un même postulat d'inévitabilité,

de fatalité qui nous paraît être la forme de déterminisme que revêtent les productions relatives à la science, tant théoriques que fictionnelles. Comme en SF, science et technique sont présentées comme "toujours déjà là", isolées de leur contexte (telles ces gaz inertes et considérés comme idéal indépassable de l'utopie). Sociologues et écrivains font montre d'un oubli quasi total des causes qui président à l'apparition, aux développements et aux directions de la science et de la technique. Tous leurs efforts d'explicitation paraissent sauter cette encombrante interrogation pour se ruer sur la présentation des effets du phénomène étudié. Sociologues et écrivains se rangent en partisans de la bouteille vide et partisans de la bouteille pleine et négligent d'évoquer celui qui a rempli la bouteille. Par là, ils donnent prise tacitement à un ésotérisme de l'objet de recherche. En ne s'interrogeant pas sur ce qui lui donne naissance, ils développent une vision en terme d'esprit immanent (ange ou démon, c'est selon), un esprit qui animerait la science. Celle-ci, dotée d'une autonomie pratiquement individuelle développerait en son sein ses causes propres et ses valeurs à elle avant de les imposer à des êtres humains considérés, dès lors comme des utilisateurs de technique, jamais comme des concepteurs. En conférant à la science et à la technologie un potentiel causal propre, on bascule inmanquablement dans le déterminisme, qu'il soit de type optimiste ou pessimiste. Cette conception d'une technologie qui s'émanciperait du contrôle de ses créateurs, qui s'animerait d'une force propre et proprement obscure, qui s'arracherait à ses racines et donc à son environnement socio-politique mène à une esbrouffe dans la présentation du phénomène dont seule l'écume est saisie. En SF, en utopie, chez Bell et Clark Kerr, la technologie est inévitablement libératrice et de ce fait éminemment désirable, en SF post 45, en anti utopie, chez Marcuse et Habermas, la technologie est inévitablement répressive et de ce fait, éminemment indésirable. Le substrat de

**déterminisme des premiers ne se voit contré que par un assaut de déterminisme inverse.** Ce processus qui donne une forme différente à ce qui reste inchangé est beaucoup plus facilement détectable en SF qu'en sociologie. Normal, puisque les pratiquants de cette discipline prétendent d'emblée dans leurs écrits conférer à la science une caractéristique de neutralité, un statut de pur instrument "value free". Alors que ces deux écoles appartiennent à des courants intellectuels et politiques radicalement différents, elles apparaissent en phase dans la pratique du déterminisme et l'on peut s'amuser, dans les deux ouvrages que nous avons lus, à discerner des similitudes. Par exemple, pour Habermas, la science, la technologie et la rationalité instrumentale qui les caractérise sont en train de se hausser au statut d'idéologie dominante et ce faisant, sont en mesure de transcender la sphère politique en en réduisant la portée. Pour Bell, la société post industrielle qui est en train de s'édifier est une société du savoir, basée sur des connaissances abstraites et théoriques, dont la rationalisation et l'utilisation en toutes circonstance rendra<sup>ont</sup> obsolètes les conflits politiques propres à la société industrielle. SF, utopie, courant théorique optimiste versus SF post 45, contre-utopie, courant théorique pessimiste, tout ce qui est dit sur la science par ces différentes instances est fort intéressant mais prédisposé à la même critique qui consiste à attribuer à un phénomène un caractère de nécessité ~~quant~~ <sup>et</sup> ~~à~~ <sup>Contre-</sup> <sup>point</sup> à son développement. En posant la science comme animée par un moteur propre menant au paradis ou à la géhenne, les auteurs ~~variés~~ en oublient l'être humain, qui, par sa capacité politique, peut seul poser la science.

HN



## CONCLUSION

De quelle manière pouvons-nous interpréter cette colonisation d'un domaine de l'activité humaine, la littérature, par ce qui devrait être seulement un autre domaine de cette activité: la science. Quels sont les éléments qui ont permis à cette dernière de s'octroyer la prééminence que nous lui connaissons ? Par quels truchements s'y prend-elle pour subjuguer la SF ? Quelle place la science laisse-t-elle au politique dans les romans de science-fiction ? Quelles zones d'ombres la caractérisent-elles au point qu'elle donne matière à panique à nombre de romanciers du genre ? Telles furent quelques unes des questions qui nous poussèrent à entamer ce travail. Celui-ci visait très modestement à appréhender certaines caractéristiques du modèle et du projet scientifique, à terminer ce mémoire moins naïf à son sujet qu'au départ. Pour ce faire, nous nous sommes intéressés à la littérature de science-fiction qui nous est apparue comme une émanation typique de notre technocosme actuel. Les étranges délires de la science-fiction autour des fins d'univers et autour des machines avides de soumettre leur créateur nous étaient toujours apparues comme les signes d'une espèce de mystique scientifique. De fait, d'une investigation plus poussée ressort que la science, de simple outil qu'elle était à l'origine et qu'elle reste, s'est vue investie de dimensions fantasmatiques, et cela, pas seulement en science-fiction mais aussi en sociologie. Ainsi, elle charge avec elle un sillage d'utopie qui fait croire que son utilisation fera davantage que créer un nouvel environnement à l'homme mais façonnera un homme nouveau. Ainsi, dans les deux derniers chapitres nous espérons avoir montré combien (s'attachent à la science) des conceptions archaïques en terme d'entité autonome tour à tour bienfaisante ou maligne. Ces représentations manichéennes posent la question de la science à la manière grossière d'un référendum: "oui à la science, gage nécessaire et suffisant d'un bonheur promis ou à l'inverse

"non à la science intrinsèquement porteuse de catastrophe". Ce dualisme prend sa source dans l'idée d'une science "façon haricot magique"; il suffit de la planter, de l'utiliser pour qu'elle pousse jusqu'aux nues ou jusqu'aux enfers. Cette conception de la science entrevue dans les deux derniers chapitres explique pourquoi l'aspect politique est peu présent en science fiction puisque la science fait tout toute seule. Ces traits archaïques qui s'attachent au phénomène scientifique en obscurcissent la saisie et donc l'utilisation adéquate. Au terme de ce travail nous nous interrogeons encore sur un dernier point qui mériterait d'être plus largement étudié. En conférant ce caractère de normalité, de banalité au changement, à "l'axiome du mouvement perpétuel", notre société, qui par ailleurs revendique tellement son identité séculière loin des dieux ou de tout principe transcendant, n'a-t-elle pas inconsciemment procédé à l'hypostase d'une nouvelle instance ? Cette science qui établit la redoutable équivalence d'un "je peux" et d'un "je veux" peut-elle prétendre à ce "pouvoir du dernier mot" que toute une époque semble vouloir lui conférer ? Quel place laisse-t-elle au politique en tant que garant du caractère humain de toute évolution sociétaire ?

*en termes  
plus simples*

1912 - La science-fiction. Paris-Bibliothèque, Bordas.  
 1913 - Mécanique et destin. Paris, La Librairie de Poésie (1917).  
 1914 - Paris la société post-industrielle. Paris, Robert Laffont (1918).  
 1915 - La science-fiction. Paris, Bordas.  
 1916 - La science-fiction. Paris, Bordas.  
 1917 - La science-fiction. Paris, Bordas.  
 1918 - La science-fiction. Paris, Bordas.  
 1919 - La science-fiction. Paris, Bordas.  
 1920 - La science-fiction. Paris, Bordas.  
 1921 - La science-fiction. Paris, Bordas.  
 1922 - La science-fiction. Paris, Bordas.  
 1923 - La science-fiction. Paris, Bordas.  
 1924 - La science-fiction. Paris, Bordas.  
 1925 - La science-fiction. Paris, Bordas.  
 1926 - La science-fiction. Paris, Bordas.  
 1927 - La science-fiction. Paris, Bordas.  
 1928 - La science-fiction. Paris, Bordas.  
 1929 - La science-fiction. Paris, Bordas.  
 1930 - La science-fiction. Paris, Bordas.

**BIBLIOGRAPHIE**

- ADAM JM.  
1987-- Le récit. Paris, P.U.F., coll. "Que sais-je?" n.2149
- ALBRIC JC.  
1990-- L'étude expérimentale des représentations sociales.  
In : D.Jodelet & al, Les représentations sociales, Paris,  
P.U.F.
- ALDISS B.  
1967-- L'autre jungle. In : Histoires de Machines, Paris,  
Le Livre de Poche, 1974.
- ARON R.  
1967-- Les étapes de la pensée sociologique. In : L.VOYE,  
syllabus à l'usage des étudiants de première candidature,  
Louvain la Neuve, 1988.
- ASIMOV I.  
1941-- Robbie. In : Histoires de Robots, Paris, J'ai lu,  
1974.  
1951-- Fondation. Paris, Denoël, 1990.  
1967-- Dangerous visions. New York, Double Day.
- BABINGTON T.  
1837-- Essay on Bacon. In : K.Kumar (1978).
- BARBET P.  
1970-- Azraëc de Virgo. Paris, Fleuve noir Anticipation.
- BAUDIN H.  
1971-- La science-fiction. Paris-Montréal, Bordas.
- BASS TJ.  
1970-- Humanité et demie. Paris, Le Livre de Poche ,1987.
- BELL D.  
1973-- Vers la société post-industrielle. Paris, Robert  
Laffont, 1976.
- BERTHELOT M.  
1869-- In : J.Van Herp (1973).
- BREMOND C.  
1973-- Logique du récit. Paris, Seuil.
- BOGDANOFF I&G.  
1976-- Clefs pour la science-fiction. Paris. Seghers.  
1979-- L'effet science-fiction. Paris, Robert Laffont.

- BROWN F.  
1963-- La réponse. In : Histoires de Machines, Paris, Le Livre de Poche, 1974.  
1949-- L'univers en folie. Paris, Denoël.
- CAMPBELL JW.  
1942-- La nuit. In : Les meilleurs récits d'Astounding période 38-45, Paris, J'ai lu, 1979.
- CAPEK K.  
1921-- R.U.R.. In : Quatre pas dans l'étrange, Paris, Rayon Fantastique, 1961.
- CHALMERS AF.  
1976-- Qu'est-ce que la science ?. Paris, ed. La Découverte, 1987.
- CLARKE AC.  
1960-- Dans la comète. In : Histoires de machines, Paris, Le Livre de poche, 1974.  
1968-- 2001 L'Odyssée de l'espace. Paris, Robert Laffont.
- COMPTON D.  
1970-- Le crocodile électrique. Verviers, Marabout.
- CORDESSE G.  
1984-- La nouvelle science fiction américaine. Paris, ed; Aubier-Montaigne.
- DEBRAY R.  
1991-- Cours de médiologie générale. Paris, Gallimard.
- DE TOCQUEVILLE CA.  
1835-- La démocratie en Amérique. In : L.Voyé, syllabus à l'usage des étudiants de première candidature, Louvain la Neuve, 1988.
- DICK PK.  
1955-- Loterie solaire. Paris, ed. J'ai lu.  
1974-- Autofac. In : Marginal n°5, Paris, ed. Opta.
- DI GIACOMO JP.  
1986-- La contestation et sa représentation. In : W.Doise & A. Palmonari & al., L'étude des représentations sociales, Neuchâtel-Paris, Delachaux & Niestle.
- DUBOIS J.

- 1987-- Sociocritique. In : M.Delcroix & F.Hallyn, Methodes du texte. Introduction aux études littéraires, Paris-Gembloux, Duculot.
- DURKHEIM E.  
1912-- Les formes élémentaires de la vie religieuse. In : L.Voyé, syllabus à l'usage des étudiants de première candidature, Louvain la Neuve, 1988.
- FORSTER EM.  
1912-- The machine stops. In : R.TROUSSON (1979).
- FOUCAULT M.  
1976-- Histoire de la sexualité. La volonté de savoir. Paris, Gallimard.
- GATTEGNO J.  
1971-- La science-fiction. Vendôme, P.U.F., coll. "Que sais-je" n°1426, 1978.
- GERNSBACK H.  
1926-- Amazing Stories n°1. In : J.Sadoul (1973).
- GOLDMAN L.  
1955-- Le dieu caché. Etude sur la vision tragique dans les Pensées de Pascal et le théâtre de Racine., Paris, Gallimard.
- GOMBREVILLE  
1729-- Le Palexandre. In : J.VAN HERP (1973).
- GUIOT D.  
1987-- La science fiction. Paris, M.A. Editions.
- HABERMAS J.  
1968-- La technique et la science comme idéologie. Saint amand, TEL Gallimard, 1990.
- HENRY M.  
1987-- La barbarie. Paris, Grasset.
- HOTERBEECH M.  
1983-- Compte rendu de la sixième rencontre interuniversitaire des politistes francophones sur le thème "Science politique et science-fiction", Liège, Etudes et recherches n°21.
- JACQUARD A.  
1991-- Voici le temps du monde fini. Paris, Seuil.

- JONAS H.  
1979-- Le principe responsabilité. Paris, ed. du Cerf, 1990
- JONES DF.  
1966-- Colossus. Paris, Albin Michel.
- KNAPP C.  
1978-- A critique of theories of technology. Bath, Library store.
- KNIGHT D.  
1957-- Tout avoir.... In : Histoires de Machines, Paris, Le Livre de Poche, 1974.
- KUMAR K.  
1978-- Prophecy and progress. London, Penguin Books, 1991.
- KUTTNER H.  
1942-- Twonky. In : Histoires de Machines, Le Livre de Poche, 1974.
- LAPLANTINE F.  
~~1974~~ Les trois voies de l'imaginaire. Editions Universitaires.
- LEDROUT R.  
1987-- Société réelle et société imaginaire. In : Cahiers internationaux de sociologie, vol. 82.
- LEVIN I.  
1970-- Un bonheur insoutenable. Paris, ed. J'ai lu.
- LEWIS CS.  
1945-- Cette hideuse puissance. Paris, Nouvelles éditions Oswald.
- LOHISSE J.  
1991-- L'homme et le cyborg. Bruxelles, De Boeck Université
- MANUEL F.  
1965-- The prophets of Paris. New York, Harper Torchbook.
- MARCUSE H.  
1964-- L'homme unidimensionnel. Paris, ed. de Minuit.
- MEUNIER JP.  
1992-- Introduction à une pragmatique des messages audio-scripto-visuels. Neuchâtel-Paris, Delachaux & Niestle.
- NOUSSANE N.de.  
1899-- Le château des merveilles. In : J.VAN HERP (1973).

- ORWELL G.  
1948-- 1984. Saint-Amand, Gallimard, 1989.
- PARRINDER P.  
1980-- Science-fiction. Its criticism and teaching. Bungay, New Accents.
- PICHT G.  
1969-- Réflexions au bord du gouffre. Paris, Robert Laffont, 1970.
- POHL F.  
1952-- Planètes à gogos. Paris, Denoël, 1972.
- PREVOST Abbé.  
1731-- Le philosophe anglais, ou Histoire de M. Cleveland. In : R.Trousson (1979).
- ROQUEPLO P.  
1974-- Le partage du savoir. Paris, Seuil.
- SABERHAGEN F.  
1966-- Les Bersekers. Magazines Galaxy n° 26 à 113. In : I & G BOGDANOFF (1976).
- SADOUL J.  
1973-- Histoire de la science-fiction moderne. Paris, Albin Michel.
- SAINT-SIMON H.de.  
1814- De la réorganisation de la société européenne. In : K.KUMAR (1978).
- SHECKLEY R.  
1953-- Les monstres. In M.THAON (1986).
- 1957-- La révolte du bateau de sauvetage. In : D.GUIOT (1987).
- SILVERBERG R.  
1958-- Le chancelier de fer. Verviers, Marabout.
- SPITZ J.  
1938-- La guerre des mouches. Verviers, Marabout.
- STERNBERG J.  
1958-- Une succursale du fantastique nommée science-fiction Paris, Le Terrain Vague.
- THAON M.

~~1985--~~ Science -fiction et psychanalyse. L'imaginaire social de la SF. Paris, Dunod, 1986.

TOUATI LG.

1979-- Motus. Paris-Gembloux, Duculot.

TROUSSON R.

1975-- Voyages aux pays de nulle part. Histoire littéraire de la pensée utopique. Bruxelles, ed. de l'université de Bruxelles, 1979.

TYLER SM.

1980-- Towards a sociology of science-fiction. Bath, Library Store.

VAN HERP J.

1973-- Panorama de la science-fiction. Verviers, ed. André Gérard.

VAN VOGT A.

1945-- Le monde des A. Paris, Gallimard, 1973.

VERNE J.

1867-- Le chateau des Carpathes. Paris, Hachette, 1941.

WILLIAMSON J.

1947-- Les bras croisés. In : Histoires de Robots, Paris, Le Livre de Poche, 1974.

1950-- Les humanoïdes. Paris, Stock

WOLHEIM D.

1971-- Les faiseurs d'univers. Biarritz, Robert Laffont, 1974.

ZELAZNI R.

1974-- Nuit sans lune à Byzance. In : La frontière avenir, Paris, Seghers, 1975.



